



Réflexions autour
des langues de chez nous
au **petit écran** Page E 3



Des rues à la scène,
la massification des **dances
urbaines** Page E 7

CULTURE

CAHIER E > LE DEVOIR, LES SAMEDI 28 ET DIMANCHE 29 SEPTEMBRE 2013



FRANÇOIS PESANT LE DEVOIR

SYLVAIN CORMIER

On est le 26 juillet, le soleil amollit le bitume dans Tétreaultville. Quand je pénètre dans la bâtisse — très bunker de l'extérieur — qui abrite le studio Piccolo, Michel Rivard et les siens en sont à *Ma sœur la lune*. Je me fais tout petit dans un coin de la régie. L'ingénieur de son Ghyslain-Luc Lavigne et le réalisateur Eric Goulet, à la console, se chuchotent un mot ici, un mot là. De l'autre côté de la grande vitre, Michel est au fond, j'entr'aperçois Mario Légaré derrière sa contrebasse, devine Sylvain Clavette dont j'entends la caisse claire à peine balayée. J'ai par contre pleine vue sur Rick Haworth, penché sur son électrique, et sur Adèle Trottier-Rivard, qui nous fait dos. Autour d'eux, Joséphine Trottier-Rivard, photographe, vidéaste, glane le matériel qui se retrouvera sur le site www.michelrivard.ca. Sérieuse Joséphine. Rieuse Adèle. C'est beau de voir Michel avec ses filles.

Prise après prise, tout le monde en même temps, la douce et tendre chanson, déjà de toute évidence jouée souvent et intégrée par tous, se dépose tranquillement. Adèle cherche où harmoniser, où chanter à l'unisson, va chercher ses notes là où on ne les attend pas, comme elle le fait si remarquablement avec Louis-Jean Cormier. Elle harmonise comme personne d'autre, dis-je à Michel, presque deux mois plus tard jour pour jour, alors qu'on se retrouve dans un café de l'avenue du Mont-Royal, près de chez lui. « Aaaaaah Adèle! Adèle, elle chante, tu la laisses faire... » Sourire de papa fier. « C'est un beau trip, travailler avec mes grandes filles: après les sessions, des fois, on allait manger au resto de mon fils. Un homme comblé. »

Famille immédiate, famille de musique: avec le Flybin Band, ça se compte en décennies.

L'album en famille d'un homme seul dans la ville

Roi de rien: enfin du nouveau
Michel Rivard, huit ans plus tard

« C'est ma gang depuis tellement longtemps, ils savent toujours ce que la chanson demande, des musiciens-chums-accompagnateurs de haut niveau qui sont jamais frustrés d'en faire moins. Rick, les trois petites notes qu'il vient faire dans *Roi de rien* [la chanson-titre du nouvel album], c'est tellement à la bonne place, et il était super content. Tout mon band est de même. Sylvain, il joue subtil même quand il tape fort! »

**De Montréal à Montréal,
40 ans plus tard**

Après avoir baigné le temps d'un après-midi dans cette ambiance chaude, conviviale et bon enfant, travail collectif heureux et sérieux qui ne va pas sans tension/soulagement à l'écoute

des prises (fallait voir Rick, ce marrant de Rick, pas parlable durant les *play-back*), ça m'a fait drôle d'écouter en début de semaine le résultat: *Roi de rien*, premier nouvel album de Michel Rivard en huit ans. Drôle d'impression d'écouter l'album en boucle, trouver des chansons entendues à leur état d'achèvement, en découvrir d'autres. Mais plus encore, c'est le contraste qui m'a saisi. La famille qui a créé cet album autour de Rivard a servi des chansons qui parlent beaucoup de ce que c'est que d'être seul dans le Montréal d'aujourd'hui.

Roi de rien, presque 40 ans après l'écriture de la chanson *Montréal* pour le premier album de Beau Dommage, essentiel disque plein d'amours naissantes et de premières peines d'amour avec

Montréal pour protagoniste et décor, a quelque chose d'un état présent. Me voici, me revoilà, mon nom est encore Michel Rivard et voici mon nouvel album, salut le Plateau, qu'es-tu devenu? Rivard, revenu habiter le Plateau il y a trois ans après une « période de grand bouleversement », répond à la question de toutes sortes de façons. Personnages « plantés dans le décor », chansons au je (le je de l'homme discret qui abhorre les confidences mais chérit les émotions), échappées épiques ou poétiques, tout lui est bon pour évoquer ce Montréal qu'il voit, vit, arpente, aime.

« Ce n'est pas une chronique réaliste du Montréal d'aujourd'hui. Ce n'est pas un regard ironique sur les restos branchés et les hipsters qui roulent sur des bicycles avec juste une vitesse. C'est juste le Plateau d'un gars que la vie a ramené chez lui. Dans le temps de *Beau Dommage*, je demeurais sur De Lorimier, coin Mont-Royal. Là, je suis plus proche de Christophe-Colomb. » Seul dans son appart, avec Charlie « petite chienne douce et allumée » qui ne remplacera jamais sa chère Alice, qui fut à Rivard ce que Martha était à Paul McCartney. « Je marche avec en laisse / le souvenir de mon chien / tous mes changements d'adresse / et tous mes lieux communs », chante-il au début d'*Et on avance*. « Là, je peux difficilement nier le caractère autobiographique... »

La solitude, une nourriture

Seul, oui, mais pas mécontent. « Cette solitude est assumée. Je me promène, je la constate, je l'observe autour, je la mêle à mon histoire de vie et ça donne des chansons. C'a commencé un an après mon retour à Montréal: je croyais être vide après les 38 chansons des Filles de Caleb, qu'il faudrait longtemps avant que l'eau remonte dans

VOIR PAGE E 2: RIVARD

MAUVAISE NOUVELLE :
DANS LE VRAI MONDE,
ON VIT AVEC DES CARNIVORES...

Instructions pour un éventuel
gouvernement socialiste qui
souhaiterait abolir la fête de Noël

Du 8 octobre au 2 novembre 2013 une création du Théâtre Aujourd'hui

Texte Michael Mackenzie Mise en scène Marc Beaupré
Interprétation Sophie Desmarais et Luc Picard

BMO Groupe financier

Bell

Hydro Québec

LE DEVOIR

CULTURE

Cueillir le bon coquelicot



ODILE TREMBLAY

Il existe deux catégories de comédiens : ceux qui choisissent avec soin leurs rôles, se forment une carrière ciblée, et ceux qui embrassent large, englobent bon grain et ivraie, généreux de leur personne, identifiés au meilleur comme au pire. Polyvalents, dit-on, éclectiques, inclassables. Téméraires aussi.

A ceux-là, parfois, on voudrait conseiller de tourner sept fois leur langue dans la bouche avant de dire oui. Car chacun presse le citron des valeurs sûres jusqu'à lui retirer le jus. Puis-ent-elles se préserver mieux que ça. Les cotes, ça baisse aussi.

Les grands artistes boulimiques de travail sont les premiers touchés. Prenez Gérard Depardieu, longtemps gloire nationale et légende vivante du cinéma français. L'interprète de Cyrano et d'Obélix enchaînait bien, sous la demande, six films par année, s'embrouillait entre ses plateaux, versait le plus souvent dans la facilité. Bon ! Sa cadence a baissé depuis qu'il s'est peinturé dans un coin russe, mais ça, c'est une autre histoire...

A chaque société son Depardieu. Le gros nom en sceau de qualité lancé pour boucler un spectacle, assurant, croit-on — mais parfois le paquet s'effoie — le succès d'un film, en convainquant les bailleurs de fonds de monter le coup. Le nôtre s'appelle Rémy Girard. Alors, on l'apprête à toutes les sauces, bonnes ou mauvaises, avec son feu vert bien entendu. Le formidable acteur du *Déclin de l'Empire américain* et des *Invasions barbares* fut un des ingrédients maison de l'indigeste *Hot dog*, comédie flop de l'été dernier. Rémy Girard est partout, comme le soleil et la lune, et depuis tant d'années comédien porte-drapeau que notre histoire du cinéma se confond beaucoup avec sa bouille. Dans le milieu, une plaisanterie a longtemps circulé qu'il se faisait encore des films québécois « sans Rémy Girard ». Si, si, je vous assure ! Certains interlocuteurs, sardoniques, faisaient même semblant d'en douter...

Lui, l'entraîneur moustachu des *Boys*, lui encore, sur les planches, remarquable Estragon d'*En attendant Godot* et non moins admirable Sancho Pança de *Don Quichotte*. Encore lui à la télé, le délicieux monsieur Bougon, au cinéma le maire revanchard du mauvais *Bonheur de Pierre*. Au micro d'Espace musique à son excel-



YVES RENAUD

Rémy Girard incarne un comédien à moitié raté qui se présente à une audition sans savoir pour quel spectacle, confus, non préparé.

lente émission sur la musique de films, lui toujours, mais beaucoup moins convaincant à l'animation des Jutra, l'an dernier.

On l'aime, Rémy Girard, tout en remettant parfois en question ses choix de trajectoire. À la lecture d'un projet, à l'écoute d'une proposition, un interprète doit bien pouvoir flairer le vent, savoir si le morceau lui convient.

Coquelicot fané

Depuis une couple de semaines — mais était-ce avant ? Ça commence si tôt ces campagnes-là — à la télé, dans le métro, etc., impossible à rater, tant les publicités sont énormes et multi-

ples, Rémy Girard sourit et folâtre, doigt levé, avec des acrobates des 7 doigts de la main.

Lancé comme une bombe automnale pour inaugurer la saison du TNM, ce *Murmure du coquelicot*, mariage de raison ou de déraison entre cirque et théâtre. Et même si ce type d'union n'est pas neuf, pour le TNM c'était jouer d'audace. Pour Rémy Girard aussi. Pas peureux, en tout cas ! Plongez et voyez après si l'eau est bonne, semble se dire notre homme.

Ouais !

Effacé sur la scène du TNM, le beau sourire des pubs. Coudonc ! Il a bien l'air malheureux,

Rémy Girard, éteint, atone. On dirait un gars qui s'ennuie de sa mère. Et nous voilà souffrant à l'unisson devant lui, brûlant de le consoler, de le kidnapper, de l'arracher à l'étreinte du cirque. Oui mais, que faire ?

Il porte des bretelles, négligé comme s'il allait acheter sa bière au dépanneur du coin. Effet voulu, on en convient, guère judicieux pour autant.

L'acteur incarne un comédien à moitié raté qui se présente à une audition sans savoir pour quel spectacle, confus, non préparé. Comme dans les cauchemars d'école, où le rêveur ignore le sujet de l'examen et n'a rien potassé sur la matière du cours. Mais au TNM, le manque de décorum de son personnage lui nuit. Un chapeau melon à la Chaplin, une redingote trouée l'aurait aidé peut-être à trouver meilleure contenance. Les acrobates des 7 doigts de la main virevoltent, minces, stylés, aériens, costumés. Même Pascale Montpetit, en metteuse en scène, ornée, habillée, s'insère dans cette cérémonie de l'absurde. Pas lui.

Les 7 doigts de la main, à l'orchestration du spectacle, semblent avoir voulu livrer une sorte de 8 1/2 (mais Fellini avait du génie) : l'homme revoit sa vie, ses amours réincarnées, sans trop savoir quoi en faire et sans rien contrôler.

Avec un texte digne de ce nom, Rémy Girard aurait moins trébuché, sans doute. C'eût été l'occasion de relever la tête, de donner une leçon de théâtre à tous ces gambadeurs qui peinent à se mettre leurs propres réparties en bouche. Mais allez servir épicées les plates répliques du bonhomme qui veut s'enfuir et reste là, les bras ballants...

Place à la défaite de l'artiste devant une œuvre mal ficelée, laquelle, ironie du sort, avait été cousue main pour lui.

« La pièce était-elle ou non drôle ? Moi, si j'y tenais mal mon rôle, c'était de n'y comprendre rien », s'inquiétait avant lui Aragon. Que comprendre, de toute façon ?

On imagine la brillante idée en amont, comme une ampoule au-dessus de la tête d'un héros de bande dessinée : jumelons deux combinaisons gagnantes, l'acteur fétiche Rémy Girard et le cirque acclamé Les 7 doigts de la main, qui flirte aussi avec le théâtre. Que du meilleur ! Étincelles assurées ! Succès promis !

Mais cette ampoule qui explose avant d'éclairer, ce choc poétique en non-lieu...

Et si tout était question de terreau propice, que le talent doit chercher pour pouvoir bourgeonner ? Si le choix faisait aussi l'acteur ?

otremblay@ledevoir.com



FRANÇOIS PESANT LE DEVOIR

Michel Rivard

RIVARD

SUITE DE LA PAGE E 1

le puits, je pensais juste à me nourrir de Montréal, à faire des repas, recevoir mes enfants, passer du temps avec ma blonde, tout ça. Et puis Roi de rien est arrivée et la chanson m'a dit : « Je suis la première d'une série, ne me laisse pas toute seule. »

Et une à une, elles ont surgi. *Styromousse*, histoire du gars pas certain s'il va rester en ville ou prendre le pont et retourner à Roberval. « C'est peut-être la chanson la plus cinématographique de tout mon répertoire. » Il y a *Shangri-la*, chanson d'été en ville, collante, avec le « son immense d'une ambulance [qui] perce le silence », où l'insomnie vire échappée dans un pays mythique où « personne n'attend rien de personne ». Il y a *Vertige* et ses questions dans le désordre : « Mon cœur t'es où ? / Est-ce que ça tourne pour

toi itou ? » Il y a *Avalanche*, d'abord écrite pour Eric Lapointe, devenue mine de rien pièce de résistance, chanson violente de l'homme seul parti en char dans le nowhere de sa vie : « Au détour de la route / un village a surgi / Saint-Joseph-de-la-Déroute ». Et à travers ces chansons où le désespoir et l'espoir se font ou pas risette, des pauses heureuses, histoires d'amour avec les airs des chansons (*Mérodie*) et les disques avec un trou au milieu (*Cœur de vinyle*). Et une finale en forme de grand merci qui s'intitule *Merci pour tout*.

Tout ça donné en country-folk délicat, tout en retenue. Tout ça enregistré dans le plaisir : j'en témoigne. Joie de sentir la bonté infinie de Mario Légaré, franche hilarité possible à tout moment en compagnie des dangereux Clavette et Haworth. « Et j'étais pas là quand Audrey-Michèle Simard et Lana Carbonneau sont venues faire les chœurs : oh que je les aime, mes chanteuses ! » Rivard, homme comblé. « Et homme qui a compris qu'il n'attendrait plus jamais huit

ans pour faire un album, que ça deviendrait un processus continu. Homme qui a compris qu'il aime ça, être en studio souvent avec ses chums, homme qui a besoin de jouer le plus possible, en grosse tournée structurée autant que dans des petites places comme *Le Verre Bouteille* avec les *Mountain Daisies*. Vivre tout seul en ville, c'est bien pour écrire des chansons, mais pour le reste, ça me prend du monde. »

Le Devoir

ROI DE RIEN

Michel Rivard
Versions acoustiques solos en téléchargement gratuit (plus deux inédites)
Spectra

Écouter · La pièce *Ma sœur la lune* tirée de l'album *Roi de rien* de Michel Rivard.
ledevoir.com/culture/musique

<p>ESPACE GO</p> <p>VILLA DOLOROSA</p> <p>Transposition décapante des Trois sœurs. Spectacle dirigé intelligemment par Martin Faucher. Solide interprétation. Marie Labrecque, Le Devoir Comédie tout aussi truculente que cynique. Morceau théâtral mordant. Martin Faucher réussit à diriger brillamment les comédiens. David Lefebvre, montheatre.qc.ca La distribution est étincelante. Les comédiens insufflent à cette <i>Petite Vie</i> ce qu'il faut de gravité pour qu'on retourne à la maison en se posant des questions sur la fragilité de l'existence. Claude Deschênes, claudeschenes.ca Bravo à l'équipe de Villa Dolorosa à l'Espace Go et à Martin Faucher qui nous a fait découvrir le texte fou et féroce de Rebekka Kricheldorf. Nathalie Petrowski, La Presse (sur Twitter) Anne-Élisabeth Bossé est admirable. Le metteur en scène Martin Faucher a vraiment soigné sa direction d'acteurs. C'est une pièce qui vaut le déplacement. Francine Grimaldi, Samedi et rien d'autre, Radio-Canada Sublime maestria, pour le plus grand plaisir malsain des spectateurs. Un texte ressemblant à ceux que l'on retrouve dans la série télévisée <i>Girls</i>, avec tout son mordant. Hugo Prévost, pieuvre.ca Malgré le négativisme ancré dans chacun des personnages, Villa Dolorosa est une pièce littéralement hilarante. Tous les acteurs se démarquent bien dans leurs rôles, mais Anne-Élisabeth Bossé, dans sa démarche de femme blasée, est particulièrement savoureuse. Un excellent moment. À voir absolument. Amélie Lacroix M, Citeboomers.com</p>	<p>ESPACE GO</p> <p>UNE VIE POUR DEUX</p> <p>De Martin Crimp Mise en scène de Denis Marleau + Stéphanie Jasmin</p> <p>Avec Sophie Cadieux + Alexis Martin + Evelyne Rompré</p> <p>Du 28 janvier au 22 février 2014</p> <p>Une coproduction ESPACE GO + UBU</p>	<p>ESPACE GO</p> <p>LA VILLE</p> <p>De Guillaume Corbeil Mise en scène de Sophie Cadieux</p> <p>Avec Marie-France Lambert</p> <p>Du 11 au 22 mars 2014</p> <p>Une production d'ESPACE GO</p>	<p>ESPACE GO</p> <p>TU IRAS LA CHERCHER</p> <p>D'après <i>Ulysse</i> de James Joyce Mise en scène de Brigitte Haentjens</p> <p>Avec Anne-Marie Cadieux</p> <p>Du 6 au 31 mai 2014</p> <p>Une coproduction ESPACE GO + Sibyllines</p>
---	--	--	--

LES CHAMPS PÉTROLIFÈRES
Théâtre PÂP

CINQ VISAGES POUR
CAMILLE BRUNELLE - Théâtre PÂP

THE DRAGONFLY OF CHICOUTIMI
Théâtre PÂP + FTA

L'ARCHITECTURE DE LA PAIX
Pigeons International + Teatro São Luiz

L'ABONNEMENT LE PLUS FLEXIBLE EN VILLE!

ESPACEGO.COM

Conseil des arts et des lettres
Québec

Conseil des Arts du Canada

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

Hydro Québec

transat PARTENAIRE DE SAISON

CULTURE › TÉLÉVISION

Parler les langues de chez nous

Réflexion autour des sociolectes dans les fictions québécoises

Le linguiste Luc Ostiguy, professeur à l'Université du Québec à Trois-Rivières, est spécialiste du français québécois. Il a beaucoup publié sur les prononciations québécoises et, en collaboration avec Kristin Reinke, professeure à l'Université de Mayence, sur la langue des médias d'ici et sur celle du doublage des films américains réalisé au Québec. Entretien autour d'une télé qui parle sur tous les tons.

Aux États-Unis, des critiques ont récemment remarqué que les séries, surtout celles des réseaux câblés, utilisent une langue de plus en plus relâchée, bourrée de jurons. Bref, ça sacre et ça jure beaucoup. Qu'en pense le linguiste ?

Pour ma part, j'ai toujours trouvé que les films américains des dernières décennies ne se privaient pas de faire entendre l'anglais familier. Toutefois, là comme ici, il s'est toujours trouvé de la variation linguistique : tous les personnages des séries ou des films américains ne s'expriment pas de la même façon. Je ne sais trop si le puritanisme américain a quelque chose à voir dans ces nouvelles critiques. Mais il se peut que la situation des séries américaines ait évolué d'une façon qui inquiète maintenant la population. La langue familière, populaire, avec ses usages dévalués (jurons violents des tabous sexuels, entre autres), peut parfois charrier des connotations de violence. En effet, on est loin d'Arsène Lupin qui dévalisait les femmes les plus belles et les plus riches de France en versifiant ses excuses. On associe souvent au monde des criminels l'usage d'une langue populaire, aux accents et aux mots dévalués socialement. Il y a peut-être là une piste d'explication.

Est-ce le cas ici aussi ?

Y a-t-il plus de traits linguistiques québécois dévalués, comme les jurons par exemple, chez les personnages qui, s'ils étaient de vraies personnes, produiraient des sacres tous les 10 mots ? Je ne saurais dire. Madame Fabienne Larouche, à l'époque de la série *Virginie*, avait déjà dit qu'elle limitait les jurons, mais qu'elle en laisserait entendre s'ils étaient justifiés et s'ils concouraient à rendre plus réaliste son personnage (« *La langue de chez nous* », *Le Journal de Montréal*, 21 mars, 2005, p. 95). Je crois que c'est la tendance des auteurs. Évidemment, cela ne plaît pas à tous. Il se trouve des personnes qui craignent que cela entraîne l'utilisation par les jeunes d'une langue de plus en plus familière dans toutes les situations, que cela les prive d'entendre un français de qualité. On peut rétorquer qu'il y a tout de même, dans toutes ces sé-

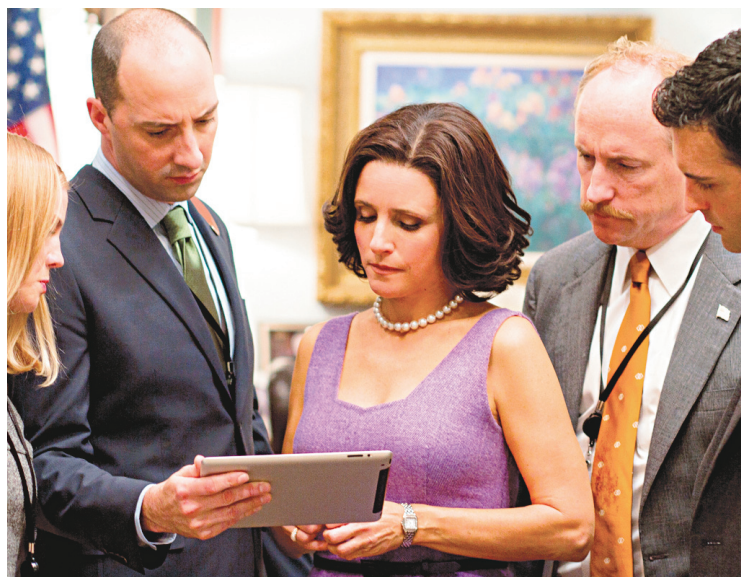
ries (si tant est que les jeunes les écoutent), de la variation linguistique : certains personnages s'expriment comme des Québécois scolarisés, dont la langue française est proche du français de référence. De plus, il y a les émissions d'affaires publiques et les bulletins d'information qui font entendre le français québécois à son niveau le plus corrigé.

Alors, quelle langue ou quelles langues parlent les personnages des fictions québécoises ?

A ma connaissance, il n'y a pas eu de recherche descriptive sur le sujet, mis à part, sans doute, des travaux de baccalauréat ou de maîtrise qui ont pu être produits dans les différentes universités. Pourquoi ? Simplement parce que le constat serait clair. Vous vous posez la question « Quelle langue parlent les personnages ? ». De toute évidence, les auteurs des fictions, par souci de réalisme, calquent les usages linguistiques de la population dans toutes leurs variations : situationnelles, puisqu'un même personnage peut ne pas s'exprimer de la même façon selon les situations dans lesquelles l'auteur le fait évoluer ; variations sociales, puisque les personnages ne s'expriment pas tous de la même manière : les auteurs font parler les jeunes comme des jeunes, les personnes plus âgées comme des personnes plus âgées, les gens scolarisés comme des gens scolarisés, les personnes moins scolarisées comme des personnes moins scolarisées, enfin, les femmes comme des femmes, toujours un peu plus corrigées si on les compare aux hommes des mêmes groupes sociaux. Tout ce beau monde a plus ou moins un sociolecte : celui des jeunes, celui des femmes, celui des hommes, celui des personnes scolarisées, etc. Il peut même arriver que l'auteur fasse entendre les variations régionales, si son personnage vient de quelque région du Québec, ou les variétés de français parlées par les néo-Québécois.

Faut-il alors des habiletés particulières pour comprendre cette diversité médiatisée, reflet d'une richesse des usages réels ?

Tous les Québécois reconnaissent les sociolectes ou les variétés des uns et des autres. Cela n'échappe à presque per-



La drolatique série *Veep* (HBO) utilise différents niveaux de langage, jusqu'à la plus franche vulgarité.



Dans *Tactik*, à Télé-Québec, les niveaux de langage se croisent entre les adolescentes et les adultes.

sonne. L'usage des variations linguistiques du français québécois concourt ainsi au réalisme que cherchent souvent les auteurs de fictions. On cherche à faire vrai. C'est une tendance souvent évoquée par les spécialistes des médias. Échappe à cette tendance la langue du doublage québécois (films doublés au Québec), sorte de français international *made in Québec*, qui se veut délocalisé dans ses traits linguistiques.

Y a-t-il des tendances récentes à souligner ? Cette langue se popularise-t-elle davantage ?

Je dirais qu'elle tend à reproduire la langue parlée des Québécois, tout simplement. Mais cela n'est pas nouveau. En effet, l'utilisation du français familier dans les séries n'est pas une chose récente : l'émission *La famille Plouffe*, diffusée sur les ondes de Radio-Canada dans les années 1950, en constitue un bon exemple. Il est vrai, en revanche, que ce n'était pas la

norme autrefois : on se souviendra de la série *Les enquêtes Jobidon*, diffusée sur la même chaîne dans les années 1960, dont les comédiens faisaient usage d'un français relativement international qui en surprendrait plus d'un de nos jours. Il ne faut pas oublier non plus que les concepteurs de la norme linguistique de la SRC à l'antenne reconnaissent le droit aux créateurs d'utiliser le français québécois de tous les registres par souci de réalisme. C'est chose faite depuis pas mal longtemps. Jusqu'à mieux informé, la langue parlée des séries d'aujourd'hui ressemble à celle d'autres séries produites il y a quelques années. Toutefois, j'aimerais rappeler que la langue des séries, parce qu'elle est d'abord plus ou moins écrite avant d'être dite



Minuit, le soir a fait vivre des personnages d'hommes qui s'expriment avec peu de mots, souvent en joul.



La famille Plouffe, premier téléroman québécois diffusé à compter de 1953, faisait déjà entendre un français familier.

par les comédiens, est conséquemment mieux articulée sur le plan du rapport entre la syntaxe et le contenu à exprimer. Autrement dit, la langue est souvent plus fluide et le propos plus explicite qu'ils ne le seraient dans des échanges réels du même type. C'est là sans doute la différence la plus grande.

Est-ce qu'il se trouve une série qui vous plaît davantage ?

Sur le plan linguistique ? Les émissions que je regarde de temps à autre, je les trouve toutes intéressantes, comme, il me semble, le public en général. Il est remarquable de constater que le public, prompt à dénoncer lorsque la langue parlée est mise à mal, intervient peu dans les tribunes quand il s'agit des fictions. En revanche, cela n'avait pas été le cas avec la

langue des humoristes, dont le nombre de critiques parues dans les journaux avait atteint un sommet en 2005 à la suite d'un commentaire très dur fait par Denise Bombardier sur les ondes de TVA : le public avait jugé cette langue comme étant « vulgaire », « au-delà des limites permises », par ses jurons et ses références à la sexualité. A tout considérer, nos auteurs de fictions n'ont jamais été vraiment choquants.

Propos recueillis par Stéphane Baillargeon
Le Devoir

D Voir : Cinq extraits de langue dans nos fictions. Lire : l'article *What the \$@** Is Up On Cable These Days?*, de Neda Ulaby. ledevoir.com/culture/television

LA VEILLÉE présente

Partenaire de production
Hydro Québec

17 SEPTEMBRE >
11 OCTOBRE 2013

MISE EN SCÈNE
CARMEN JOLIN

AVEC
Nora Guersch
Frédéric Lavallée
Jean-François Blanchard
et Jean-Marc Dalphond

« Il faut, de ce fait, saluer le jeu remarquable de Nora Guersch. » Éloïse Choquette, *Pieuvre.ca*

« Méphisto des temps modernes, interprété avec ce qu'il faut de suavité troublante par Frédéric Lavallée [...] Carmen Jolin a instillé dans sa mise en scène une dimension tragique... »
Lucie Renaud, *Revue JEU*

« ...a thrilling eighty-minute glimpse into the reality of one of our world's deepest sores. »
Bloody Underrated

« Guersch's Shelley was by far the standout performance. [...] The actress both physically and emotionally embodied Shelley's inner crisis, captivating the audience with her raw performance. » The Charlebois Post

LA PREUVE ONTOLOGIQUE DE MON EXISTENCE DE JOYCE CAROL OATES

THÉÂTRE PROSPERO
1371, RUE ONTARIO EST
BILLETTERIE 514.526.6582
WWW.THEATREPROSPERO.COM
RÉSEAU ADMISSION 1855.790.1245

Conseil des arts et des lettres Québec
Conseil des arts et des lettres Québec
Conseil des arts et des lettres Québec
Conseil des arts et des lettres Québec

ESPACE GO

du 22 octobre au 02 novembre 2013

texte
evelyne de la chenelière

mise en scène
alice ronfard

avec
JEAN-FRANÇOIS CASABONNE
VIOLETTE CHAUVEAU
EVELYNE DE LA CHENELIÈRE

UNE PRODUCTION ESPACE GO

À la création d'UNE VIE POUR DEUX en 2012, Violette Chauveau a remporté le Prix d'interprétation féminine de l'année-Montréal décerné par l'Association québécoise des critiques de théâtre.

UNE VIE POUR DEUX

Bell PARTENAIRE DU SPECTACLE
Conseil des arts et des lettres Québec
Conseil des arts et des lettres Québec
Hydro Québec
transat PARTENAIRE DE SAISON
PRÉSENTÉ PAR LES ÉCRIVAINS JACQUES CHARENTON-COSSÉTTE

CULTURE > CIRQUE

Tous pareils

La dernière création de la troupe Z & P, *Hans was Heiri*, est à la Tohu

ISABELLE PARÉ

Le tandem créatif Zimmermann & de Perrot (Z & P) est de retour à Montréal avec son cirque-théâtre et ses curieux engins scéniques façonnés pour sonder l'âme humaine et le grand cirque de la vie.

Avec leur immense tourne-disque bricolé en carton, les deux artistes suisses avaient fait mouche avec *Gaff Aff* lors de leur dernier passage dans la métropole, en 2010, sur les planches de l'Usine C. Avec trois fois rien, un DJ en scène, un seul protagoniste et quelques boîtes de carton kraft, Z & P déculottaient l'*Homo sapiens* avec une scénographie minimaliste, mais limpide. Prisonnier d'un plateau tournant et de sa partition, un homme cherchait à s'échapper de cette spirale infinie, tracée d'avance.

Métaphore scénique

Le même genre de métaphore scénique sert de filon à la nouvelle création de la troupe helvète, *Hans was Heiri*, qui met cette fois en scène cinq acrobates, un magicien et Dimitri de Perrot, éternel DJ de la troupe.

Au moyen d'un engin scénographique mobile et pivotant, où les murs se prennent pour des plafonds et vice versa, la paire de créateurs cherche à débusquer l'homme qui se cache derrière le quotidien. L'humain, le vrai, celui qui se fond dans la masse bêtement homogène et sans aspérité du quotidien. Pas étonnant que le nouvel opus s'intitule *Hans was Heiri*, une expression qui signifie, ni plus ni moins, Jean comme Henri. Bref, tous pareils!

« Dans le monde entier, on écoute les mêmes musiques, on porte les mêmes marques de vêtements. Même les grands-mères s'habillent maintenant comme des teenagers. Pourquoi veut-on à tout prix tous se ressembler? Nous voulions comprendre pourquoi et comment une personne en arrive à retrouver son individualité », soutient Dimitri de Perrot.

Cet cube qui tourne sur lui-même, lancé dans un mouvement perpétuel, sera le déclencheur, le révélateur des identités enfouies. Les personnages y sont projetés, chacun tentant de trouver, tant que faire se peut, son propre équilibre. Disparue, la loi de la gravitation universelle. Une fois évacuée, cette convention ouvre la porte à toutes les conjectures. Cet espace arraché à la loi de Newton rappelle d'ailleurs l'ingénieuse



MARIO DEL CURTO / STRATES

Hans was Heiri met en scène cinq acrobates, un magicien et Dimitri de Perrot, éternel DJ de la troupe helvète.

scénographie de Léo, une prestation pour un homme seul livrée dans un cube qu'avait brillamment mis en scène Benoît Brière pour Montréal complètement cirque en 2012. « Cet espace inhabituel fait ressortir leur vrai visage, puisque chacun se débat d'une façon très personnelle », explique Dimitri.

Sans étiquette claire, la forme choyée par Z & P mêle autant le théâtre, le cirque et le jeu clownesque que la danse. Au son de la musique live composée et remixée par Dimitri de Perrot, les artistes s'exécutent sur une partition chorégraphiée au poil, où le geste remplace la parole et où la scénographie dicte la cadence.

Individualité

De Perrot, musicien, et Zimmermann & de Perrot, formé à l'école de cirque, ont fait de la poésie de l'objet l'ancrage de toutes leurs créations et un terrain de jeu inépuisable. « Dans toutes nos pièces, le point de départ est la scénographie », ajoute de Perrot.

Comme nous sommes tous les deux passés par les Beaux-Arts, ce qui nous relie, c'est l'espace, c'est l'objet, c'est ce sur quoi se bâtissent tous nos spectacles. »

Avec cet œil aiguisé pour la composition scénique, les deux metteurs en scène, qui en sont à leur huitième création, remettent de nouveau leur imagination au service d'une insatiable fascination pour les mystères de l'individualité. Joué 150 fois à travers l'Europe depuis sa création il y a 18 mois, *Hans was Heiri* s'arrête à Montréal avant de mettre le pied à Brooklyn pour une tournée américaine.

Le Devoir

HANS WAS HEIRI
Zimmermann & de Perrot
La Tohu
Du 1^{er} au 13 octobre

Voire Des extraits vidéo du spectacle **Hans was Heiri**. ledevoir.com/culture/cirque

THÉÂTRE

Le désir d'être immense

Steve Gagnon entraîne les personnages de *Britannicus* dans le confort résigné de la banlieue

CHRISTIAN SAINT-PIERRE

Après *La montagne rouge (sang)*, un quasi-monologue, et *Ventre*, un rude face-à-face, Steve Gagnon poursuit son exploration des sentiments plus grands que nature, continue de sonder les vertiges de la passion avec une première pièce à plusieurs personnages, une réécriture de *Britannicus* de Racine intitulée *En dessous de vos corps je trouverai ce qui est immense et qui ne s'arrête pas*.

« Tout ça est parti du fait que je voulais jouer Néron, explique Gagnon. C'est un des rôles que je rêve de tenir depuis l'école. Un jour, j'ai décidé que je n'attendrais pas qu'on me le propose et je me suis mis à relire la pièce de Racine. Je me suis vite rendu compte qu'il y avait là-dedans des affaires super, mais aussi d'autres qui m'emmerdaient profondément. C'est pourquoi j'ai décidé de prendre la plume et d'écrire mon Néron à moi. »

Ainsi, pour passer de cette écriture intimiste, minimaliste et un brin autobiographique, qui était en voie de devenir sa signature, à une autre forme, plus ambitieuse, plus costaud, le jeune auteur s'est servi de la pièce de Racine comme d'un point d'ancrage. « Pour m'aider, pour me rassurer, j'avais la structure de base, les personnages de Racine, auxquels je me suis permis d'ajouter Octavie, la copine de Néron. Rapidement, je me suis affranchi de *Britannicus*. L'histoire s'est peu à peu transformée. Je me suis notamment permis de dépasser le triangle amoureux en donnant des enjeux importants, pour ne pas dire démesurés, à tous les protagonistes. Au final, je pense que c'est moins directement relié à moi que les deux pièces précédentes. La fiction a repris ses droits. »

Ce n'est finalement pas l'auteur qui incarnera Néron, mais Renaud Lacelle-Bourdon. « Renaud a participé à la lecture d'une première mouture de la pièce, explique Gagnon. Une version de 30 minutes présentée au Festival du Jamais lu de Québec. Après quatre minutes, j'ai su que c'était lui qui devait jouer



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Pour Steve Gagnon, la banlieue est une métaphore de choix.

Néron. Il était tellement bon, il avait tellement l'énergie nécessaire. Je n'ai même pas hésité, même pas ressenti un pincement au cœur. À partir de ce moment-là, j'ai écrit tout le reste du spectacle en pensant à lui. »

Maison familiale

Dans la banlieue imaginée par Steve Gagnon vivent Agrippine (Marie-Josée Bastien) et ses deux fils. Alors que Britannicus (Guillaume Perreault) emménage avec la belle Junie (Marie Soleil Dion) dans la maison familiale, Néron, son frère, se prend d'une passion dévorante pour elle. Octavie (Claudiane Ruelland), femme de Néron, assiste, impuissante, au déferlement de la vague.

« Je tenais à ce que ce soit très contemporain, explique le créateur. À vrai dire, nous voulions tous d'un spectacle ancré dans nos préoccupations, sans pour autant rompre avec la tragédie, et même avec un certain lyrisme. Je souhaite que la parole se rende complètement au public, que le propos prenne le dessus. Il est avant tout question du désir d'être immense, alors qu'on est coincé depuis 25 ans dans le confort d'une banlieue. Contrai-

rement à *Britannicus*, qui est bonasse, qui se contente de ce qu'il a, Néron est tourmenté, hanté par l'appel de quelque chose de plus grand, de plus intense, de plus authentique. »

Pour Steve Gagnon, la banlieue est une métaphore de choix, le lieu tout désigné pour un entrechoquement entre le grand et le petit. « Je ne voudrais pas avoir l'air d'en avoir contre la banlieue, précise-t-il. J'en ai contre les tout-compris, les destins sans surprises, les vies écrites d'avance, les maisons laides et toutes pareilles. J'ai des amis qui rentrent dans le moule. Je les vois s'emmitoufler, se résigner, accepter... C'est comme si le confort primait, comme s'il devançait tout. À mon avis, la source de réconfort, ça devrait être l'autre, pas les biens matériels. »

Collaborateur
Le Devoir

EN DESSOUS DE VOS CORPS JE TROUVERAI CE QUI EST IMMENSE ET QUI NE S'ARRÊTE PAS

Texte et mise en scène: Steve Gagnon. Une production de La Manufacture. À La Licorne, du 1^{er} octobre au 9 novembre 2013.

La haine qui détraque

Une autre relecture de *Britannicus* tient l'affiche au même moment à Montréal. Du 9 au 25 octobre, le théâtre Denise-Pelletier présente *Britannicus Now*, une pièce de et avec Marilyn Perreault créée en 2011 à Sherbrooke par le Théâtre du Double Signe. Le texte mis en scène par Lilie Bergeron fait écho à la tragédie bien réelle d'une adolescente de 14 ans d'origine indienne, trouvée noyée après avoir été humiliée, harcelée, puis battue à mort en 1997, en Colombie-Britannique, par une bande de six adolescentes et

un adolescent. « J'ai été choquée et profondément remuée par cette histoire, a déclaré Perreault. Je me suis demandé comment on peut à ce point haïr quelqu'un qui est déjà fragile et vulnérable, comment on peut se rendre jusqu'à la destruction mortelle d'une personne du même âge que soi. Et j'ai pensé au Néron de Racine, le jeune empereur détraqué. C'est exactement ce qu'il fait à Britannicus. Il l'envoie à la mort en se servant sournoisement de son amoureuse Junie. C'est ainsi que j'ai commencé à échauffer mon projet. »

LA LICORNE
production **LA MANUFACTURE**

DU 1^{ER} OCTOBRE
AU 9 NOVEMBRE

TEXTE ET MISE EN SCÈNE STEVE GAGNON
AVEC MARIE-JOSÉE BASTIEN,
MARIE SOLEIL DION,
RENAUD LACELLE-BOURDON,
GUILLAUME PERREAULT
ET CLAUDIANE RUELLAND

ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE OLIVIER GAUDET-SAVARD
DÉCOR ET ACCESSOIRES MARIE-RENÉE BOURGET HARVEY
ÉCLAIRAGES CAROLINE ROSS
COSTUMES JENNIFER TREMBLAY
MUSIQUE ORIGINALE ÜBERKO

EN DESSOUS DE VOS CORPS JE TROUVERAI CE QUI EST IMMENSE ET QUI NE S'ARRÊTE PAS

Conseil des arts et des lettres Québec
Conseil des Arts du Canada
Canada Council for the Arts
Conseil des Arts de Montréal
Télé-Québec
LE DEVOIR

4559 PAPINEAU, MONTRÉAL / THEATRELALICORNE.COM / 514 523.2246

UNE PRÉSENTATION DE
LE THÉÂTRE DE L'OPIS

LA RESISTENZA
TEXTES ENRAGÉS

03 AU 19 OCT. 2013
CINQUIÈME SALLE DE LA PLACE DES ARTS

RECHERCHE ET MONTAGE DES TEXTES
OLIVIER KEMEID

MISE EN SCÈNE
LUCE PELLETIER

AVEC
JEAN-FRANÇOIS CASABONNE
SHARON IBGUI
OLIVIER MORIN
MORENA PRATS
MONIQUE SPAZIANI
DAVID STRASBOURG

COLLABORATEURS
ROMAIN FABRE
MARYLINE GAGNON
CLAIRE L'HEUREUX
MATHIEU MARCIL
MARIOLAIN PROVENÇAL

Partenaire de production
Hydro Québec

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

Conseil des Arts de Montréal
Conseil des Arts du Canada
Canada Council for the Arts

CULTURE › MUSIQUE

Valery Gergiev, le conquérant

Le chef du Mariinski veut « conquérir le monde », décuplant ses offres aux jeunes et faisant de Saint-Pétersbourg un « géant culturel »

CHRISTOPHE HUSS

Grande visite à Montréal le 4 octobre puis, grâce au producteur torontois Show One et à l'accueil de l'OSM, Valery Gergiev nous revient avec son Orchestre du Théâtre Mariinski et le grand Denis Matsuev au piano. Rachmaninov est au programme de cette soirée unique.

En mai dernier, Valery Gergiev rayonnait en ouvrant un second Théâtre Mariinski — ou Mariinski II — dans son fief de Saint-Pétersbourg. La maison mère, le Mariinski, existe depuis 1783 et son orchestre y réside depuis 1860. Revigoré par Gergiev, l'Orchestre Mariinski a même reçu en novembre 2006 le cadeau d'une salle de concert, désormais appelée Mariinski III. Ce sont trois écrans dont dispose désormais la phalange de Valery Gergiev pour forger ses rêves de grandeur.

Le vent tourne

Le premier signe d'un changement majeur — il nous l'a relaté, autour d'une table à Saint-Pétersbourg, en mai — c'est la candidature d'Allemands et même de deux Japonais lors des dernières auditions destinées à pourvoir des postes au sein de l'orchestre. Des musiciens occidentaux et orientaux en quête d'un travail en Russie: qui l'eût cru il y a 20 ans?

L'orchestre, composé de 180 membres il y a peu de temps encore, en compte aujourd'hui 200, auxquels s'ajoutent cinquante musiciens en période de probation pour une année, dont « certains se verront assurément offrir un contrat à temps plein », certifie le chef en entrevue au Devoir.

Et dire que cette révolution musicale n'a démarré qu'en 1988. Et encore... Valery Gergiev voit les années 1988 à 1999 comme destinées avant tout à « assurer la survie et chercher un soutien étatique ». Il se souvenait en mai dernier qu'« en février 1992, Placido Domingo fut le premier à venir à Saint-Pétersbourg et le premier à dire que les chanteurs de Saint-Pétersbourg aillent s'exporter dans le monde ». C'est ce qui arriva, rapidement avec Olga Borodina, puis avec un phénomène mondial, aujourd'hui emblématique: Anna Netrebko. Ces artistes n'oublient jamais d'où ils viennent et ont la reconnaissance chevillée au corps: « 95% d'entre eux reviennent chanter à Saint-



MARCO BORGGREVE

Valery Gergiev sera à Montréal le 4 octobre avec son Orchestre du Théâtre Mariinski.

Pétersbourg régulièrement», se réjouit Valery Gergiev.

Le budget de la compagnie est de 160 millions de dollars pour ses activités en Russie. Si l'on compte les activités du Mariinski à l'étranger, cela dépasse 200 millions.

Le chef a ainsi pu piloter, en mai 2009, la création d'une étiquette discographique propre avec une philosophie opposée à la frilosité de l'industrie phonographique: « Ne pas condamner un projet parce qu'on a peur de perdre 5\$ dessus. » Et, à la manière Gergiev, les choses vont vite.

« En moins de cinq ans, nous avons environ vingt opéras ou ballets enregistrés en CD ou DVD, et nous finissons une intégrale des symphonies de Chostakovitch. » Comme, pour Gergiev, « c'est un cancer que de penser que chaque projet doit être rentable tout de suite », sont ainsi parus, sur étiquette Mariinski, l'opéra *Le nez* de Chostakovitch, projet qui aurait été « normalement » jugé non viable, et, en DVD, *Le joueur* de Prokofiev.

Pour Gergiev, la seule prestation de Vladimir Galouzine dans le rôle d'Alexei aurait justifié l'immortalisation de cette production en « risquant de perdre de l'argent pour faire un grand enregistrement ». Il se rattrapera sans doute en vendant son « *Œdipe avec Gérard Depardieu* ». Ensuite, Gergiev remettra les concertos et symphonies de

Prokofiev sur l'ouvrage, en DVD. Au violon, Leonidas Kavakos; au piano, Denis Matsuev, Daniil Trifonov, Sergei Babayan, Alexei Volodine et Alexander Toradze.

L'opéra nouveau

On n'en voit pas (encore) les projections ici, mais le Mariinski aussi a son lot de diffusions en direct dans les cinémas. La dernière en date, le 6 juin, était même en 3D: le ballet *Le lac des cygnes* de Tchaïkovski. Gergiev ne pense pas a priori que les petites compagnies d'opéra sont mises en péril par la diffusion au cinéma des spectacles des grandes institutions, mais il admet tout de même que « la régularité des projections du *Met* » pourrait être une chose « bonne mais dangereuse, car cela accroît la popularité de l'opéra, mais impose des standards ». Ces standards de qualité font-ils que des mélomanes en Sibérie iraient moins fréquemment dans leur propre théâtre? Gergiev n'en sait rien, mais il ne croit pas que le modèle d'affaires du *Met* soit le seul possible. « Je réfléchis à d'autres pistes, concrètement. »

Le budget de la compagnie est de 160 millions pour ses activités en Russie

À peine quinze ans après la stabilisation de l'institution, les objectifs sont nets: décupler l'offre envers les jeunes et « conquérir le monde » en faisant de Saint-Pétersbourg, dans 20 ou 25 ans, un « géant culturel ». En ce qui

concerne le jeune public, Mariinski III (la salle de concert) est un outil majeur. « On peut avoir une fosse et présenter des productions légères comme *La flûte enchantée* de Mozart ou *La nuit de Noël* de Rimski-Korsakov. » Il en va de même dans les salles secondaires de Mariinski II. « *L'éducation prime: davantage de scolaires et d'étudiants doivent venir dans nos salles.* » A ce titre, le chef ne constate pas de perte de concentration de la part des jeunes qui nécessiterait d'adapter ou de raccourcir les programmes. « *Je vous promets que des jeunes Russes vont assister à des concerts, des ballets et des opéras!* » A l'entendre, si péremptoire, on se dit qu'ils n'auront pas le choix.

Un autre pari, en tout cas, est en train d'être gagné: amener les meilleurs jeunes musiciens russes à rester au pays. « *Nous sommes mieux équipés pour offrir de meilleurs débouchés. Ce n'est pas idéal encore, mais c'est beaucoup mieux. Et nous offrons aux instrumentistes et chanteurs la possibilité de débiter dans le métier.* »

Reste à se demander si Valery Gergiev n'est pas trop omniprésent. L'institution Mariinski serait-elle mûre pour vivre sans lui? Il promet que oui, nous parle de ses trois directeurs adjoints et nous assure que « *l'expérience augmente* » et que « *l'expertise peut être élargie en développant les coopérations avec de grandes institutions.* » Gergiev lâche finalement: « *Évidemment je veux me concentrer sur la musique. Ce ne sera pas une surprise si dans six mois, un an ou deux ans j'annonce un changement dans mes responsabilités.* » c'est-à-dire possiblement un passage de directeur général et artistique à un focus plus musical.

Cela laissera du temps au chef pour promouvoir avec encore plus de force des œuvres, même nouvelles, à l'instar du nouvel opéra de Rodion Tchichédrine, *Levsha*, d'après Nikolai Leskov, créé cet été. « *Le monde doit l'entendre, et dans les trois ans nous l'amènerons dans quatre ou cinq capitales.* » Toujours conquérant, Valéry Gergiev!

Le Devoir

VALERY GERGIEV

Vendredi 4 octobre à 20 h à la Maison symphonique de Montréal.

À voir: Le joueur de Prokofiev et *Attila de Verdi* sur DVD Mariinski.

L'OFF FESTIVAL DE JAZZ

Les vertiges grisants de Marianne Trudel

La pianiste présente vendredi un doublé avec deux trios

GUILLAUME BOURGAULT-CÔTÉ

Quand ils monteront sur la scène du Lion d'Or, le 4 octobre, Marianne Trudel, William Parker et Hamid Drake n'auront aucune idée du contenu de leur prestation. Improvisation libre et complète. Comme un grand saut dans l'inconnu, avec un petit vertige à la clé. Et une belle façon de toucher à « l'essence du jazz », selon Trudel.

Figure active de l'Off Festival de jazz depuis plusieurs années, la pianiste de 35 ans recevra ce soir-là deux pointures du jazz improvisé américain en Parker (contrebasse, 61 ans) et Drake (batterie, 58 ans). A trois, ils plongeront sans filet, improvisant la totalité de la musique qui sera déployée.

Un peu plus tôt en soirée, Trudel aura réchauffé le piano avec son trio montréalais composé de Morgan Moore (contrebasse) et Philippe Melanson (batterie). Là, l'approche sera inverse, puisque le trio exécutera des compositions de Trudel — la plupart toutes fraîches.

« *Je voulais ce concept d'avoir deux trios complètement contrastés, mais utilisant la même instrumentation, affirme-t-elle. Ça me permet aussi de toucher dans une même soirée aux deux volets de la musique qui m'intéressent le plus: la composition et l'improvisation.* »

L'exercice auquel elle se livrera avec Parker et Drake — deux poids lourds du free jazz

— la branche particulièrement. Les trois ont tenté l'expérience une première fois au Festival de jazz de Guelph il y a trois semaines. Avec beaucoup de bonheur, au goût de la pianiste.

« *Ce sont deux grands musiciens, mais aussi deux personnes extraordinaires, dit-elle. Généreuses, intègres. Ça compte quand vient le temps d'improviser. Pour eux, la musique a une dimension vraiment spirituelle et ça transcende ce qu'ils font. Ils ont un charisme et une présence très forte... Enfin, quand on s'est rencontrés la première fois, on a échangé quelques mots et on s'est mis à jouer presque immédiatement. C'a duré 90 minutes. À la fin, Hamid Drake a dit: on aurait vraiment dû enregistrer ça.* »

L'oreille dicte

C'est la beauté de l'improvisation, ajoute Trudel: on ne sait jamais où l'exercice va mener. « *On monte sur le stage, on s'écoute, on joue, on saute vers l'inconnu. L'improvisation, c'est tellement grisant, j'adore. On travaille de manière très instinctive, en temps réel. Le point de départ, c'est le premier son: c'est un moment fascinant, parce qu'on ne sait pas qui va commencer. Selon la personnalité des musiciens, certains ont tendance à prendre les devants et à garder le contrôle — l'impro révèle beaucoup de la personnalité de chacun. Mais ce premier son nous informe de ce qui va se passer.* »

VOIR PAGE E 6: VERTIGES

Des finances fragiles

L'Off Festival en est à sa 14^e édition (la quatrième à être présentée à l'automne), mais les finances de l'événement demeurent fragiles, indique la direction. Une campagne de financement a été lancée dans les dernières semaines pour recueillir 10000\$ avant le 15 novembre. Si l'objectif est atteint, le programme Mécénat Placement Culture du Conseil des arts et des lettres du Québec ajoutera 30000\$ à la cagnotte. Le budget annuel de l'événement, quelque 200000\$, est assuré à 40% par des subventions publiques, les revenus autonomes (ventes, billetterie, commandes) comblent le reste. L'argent de la campagne de financement servira à mettre sur pied des projets spéciaux.

George Stamos
LIKLIK PIK
2, 3, 4 octobre 20 h

CHORÉGRAPHE George Stamos
INTERPRÈTES Dany Desjardins, George Stamos
RÉPÉTITRICE Sarah Williams
CONCEPTION SONORE Jackie Gallant, George Stamos
(extraits de *La nuit des forains* d'Ingmar Bergman compositeur Karl-Birger Blomdahl)
VIDÉASTES Dayna McLeod, George Stamos
ÉCLAIRAGES Karine Gauthier

UNE COPRODUCTION DE L'AGORA DE LA DANSE

BILLETTERIE / 514 525.1500
840, RUE CHERRIER MONTRÉAL
WWW.AGORADANSE.COM

AGORA DE LA DANSE

GEORGE STAMOS + DANY DESJARDINS / PHOTO JONHY RANGER

PHENOMENA
ÉVÉNEMENTS INTRIGANTS ET POÉTIQUES

DU 28 OCTOBRE AU 25 NOVEMBRE 2013

Performances au Bain Saint-Michel

LES FILLES ÉLECTRIQUES
MARCELLE HUDON ET MAXIME RIOUX
FERMIÈRES OBSÉDÉES
2BOYS.TV
LE FRÈRE DE LA SANGSUE
MÉLISSA GAGNÉ
JULIE DESROSIERS
FILLES FOLLEN
FANTASMAGORIES

www.festivalphenomena.com
Info: 514 495-1515

Rencontre avec Lorraine Pintal

À la recherche d'Albertine
Le monde de Michel Tremblay

Jeu 3 octobre 19 h 30

Beaucoup plus qu'une librairie!
2653 Masson, Montréal, Qc
514 849-3585
Contribution suggérée: 5 \$

Paulines LIBRAIRIE

SODEC Québec

USINE C

ACCLAMÉE DE PAR LE MONDE ET RÉCIPENDIAIRE D'UN LION D'OR À LA BIENNALE DE VENISE.

RUNNING SUSHI

CHRIS HARING / LIQUID LOFT [AUTRICHE]

08-09-10 OCTOBRE

austrian cultural forum™

1345, AV. LALONDE, MONTRÉAL | 514 521-4493 | ADMISSION.COM | USINE-C.COM

CULTURE › MUSIQUE



RANDY COLE

Marianne Trudel se produit au Lion d'Or le 4 octobre prochain.

VERTIGES

SUITE DE LA PAGE E 5

Il n'y a donc pas de structure établie, pas de pièces autour desquelles travailler. «C'est une suite de décisions qui sont prises dans le moment», explique Marianne Trudel. Et dans l'idéal, on ne décide pas avec sa tête: c'est l'oreille et la musique qui guident. C'est ça qui est grisant: si on est vraiment dans le bon état d'ouverture, c'est la musique qui dicte la suite des choses. Il faut être à 100% dans le moment. Le jeu de l'un influence celui de l'autre. Si Hamid Drake change subitement de groove, je suis affectée et je dois réagir. Tout est question de symbiose et d'influence.»

Sur le plan harmonique, l'exercice implique de ne pas chercher à repousser les limites de la complexité, dit la pianiste. «C'est plausible qu'on sente une certaine progression harmonique, qu'on la détecte et qu'on s'adapte. Mais le but n'est pas de faire des progressions très élaborées, ce serait pratiquement impossible.»

N'empêche que le concert du 4 octobre pourra permettre au trio d'aller un peu plus loin qu'à Guelph, estime Trudel. Il y a désormais un territoire de défriché. Quelques balises ont été établies. «Il y avait beaucoup d'adrénaline le premier soir, la salle était pleine, raconte-t-elle. On connaît maintenant certaines zones. La question, c'est maintenant de savoir: "What's next?"»

Et s'il y a toujours un point d'interrogation lié à ce type de performance, Marianne Trudel soutient que c'est précisément ce type de «vertige qui représente l'essence du jazz. Monter sur scène sans savoir exactement ce qui va se passer. Être dans le moment, toujours.»

Le Devoir

En spectacle au Lion d'Or le 4 octobre à 20 h et à 21 h 30, dans le cadre de l'Off Festival de jazz qui se déroule du 3 au 12 octobre.

Un nouvel album pour Christine Jensen

Autre spectacle attendu de l'Off Festival: celui présentant le nouvel album de la saxophoniste et compositrice Christine Jensen, *Habitat*. Le projet fait suite au très solide disque *Treelines*, sorti il y a trois ans.

C'est essentiellement le même big band qui s'active ici autour des compositions de la Montréalaise d'adoption. Le Christine Jensen Jazz Orchestra compte notamment dans ses rangs les saxophonistes Alexandre Côté, Joel Miller, Chet Doxas et Samuel Blais, les trombonistes Jean-Nicolas Trottière, Dave Martin et Dave Grott, Jocelyn Couture et trois collègues à la trompette, le pianiste John Roney... Un total de 18 musiciens au service d'une musique qui a toutes les qualités du genre: explosive, nuancée, contrastée, le juste mélange de richesse harmonique, rythmique et mélodique.

En spectacle au Lion d'Or le 3 octobre.

Jimmy Hunt, maître de son destin

Avec *Maladie d'amour*, Hunt brise son moule fleur bleue à coup de synthétiseur, au nom de la musique et de la liberté

PHILIPPE PAPINEAU

À sa façon de parler depuis près d'une heure, c'est comme si Jimmy Hunt avait peur de s'empêtrer ou de s'emprisonner. Comme si le jour où il tomberait dans la routine serait le jour de sa mort. Ce n'est pas vraiment du sabotage, mais l'auteur-compositeur-interprète cherche la liberté, dans sa vie comme dans sa création.

Le parcours musical du filiforme guitariste est d'ailleurs parsemé de virages. Après des débuts d'homme-orchestre, Hunt, un natif de Saint-Nicolas, en banlieue de Québec, est passé au rock un peu rétro avec son groupe Chocolat. Leur mini-album était bien sale, puis leur disque, plutôt classe. Entendu sur le duo *Pour un infidèle* de Cœur de pirate, Jimmy a aussi fait son bout de chemin en solo, avec un album de chansons pop très fleur bleue, quoiqu'un brin ironiques, qui l'a révélé à un tout nouveau public en 2010. Le chanteur à la voix nasillarde récoltera même deux nominations à l'ADISQ, pour l'album folk contemporain et comme révélation de l'année.

Autant de tournants empruntés pour surprendre, et plus profondément pour rester maître de son destin. N'ayant pas de métier, avouant ne pas trop avoir fréquenté les bancs d'école malgré son éruditisme, Jimmy Hunt a toujours flirté avec les projets où il avait le contrôle. Ouvrir un café ou un resto, écrire un livre, faire du dessin. «Y'a toujours cette notion-là de faire ma propre affaire», avoue Jimmy Hunt. J'en ai eu, des jobs, j'en ai eu, des patrons, comme tout le monde... mais bof!»

Casser le moule

Son plus récent changement de voie? Ce *Maladie d'amour*, nouvel effort baigné dans un univers synthético-kitsch où sa plume est plus acerbe. En bref, un disque qui n'est pas vraiment dans la continuité de son disque précédent.

«Quand j'ai commencé à faire *Maladie d'amour*, c'était vraiment une réaction au milieu dans lequel mon précédent disque m'avait amené, c'est-à-dire la chanson. C'est un créneau plus conservateur, plus dans le mot que dans la musique. Un moment donné, je me suis senti pris au jeu, et j'étais aussi rendu inconsciemment à me prendre



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Le nouvel effort musical de Jimmy Hunt est baigné dans un univers synthético-kitsch où sa plume est plus acerbe.

plus au premier degré. Notre public, les attentes, et ce qu'il y a autour de nous, ça nous format, finalement.»

Jimmy Hunt a donc volontairement tassé les meubles, repoint les murs, ramené la liberté. Le piano est entré dans sa composition, et il a aussi fait appel à Christophe Lamarche et à ses synthétiseurs Modu-

thilde, *Motocross* et *Everything Crash* du dernier disque. Mais les plus patients y trouveront leur compte, à moins d'être allergiques aux sons de synthèse des années 1970 et 1980. Le musicien évoque Sébastien Tellier et Jean-Michel Jarre, tout comme l'italo-disco de Giorgio Moroder ou le Gainsbourg de *L'homme à tête de chou*.

«L'idée, c'était surtout qu'il y ait plus de place pour la musique que pour les mots», résume Hunt, 36 ans.

Et sans abuser d'une nostalgie des claviers, dès que ça se rapprochait des synthés d'un vieux documentaire scientifique ou d'une animation pour enfants, ça touchait une corde sensible et je voulais exploiter ce sentiment-là!»

Incisifs

Quant aux paroles, moins nombreuses, elles montrent un Jimmy Hunt beaucoup moins porté sur l'amour pur. Si sur son précédent disque il s'était forcé à garder même les phrases les plus sentimentales, Hunt a ici évité de retrancher les mots plus incisifs. «Il y a des mots qui font ouh», dit en rigolant le chanteur, ins-

piré entre autres par l'auteur Christian Bobin, à qui il dédie une chanson. Dans *Au-dessus du monde*, il y a la «fabuleuse érection» à la deuxième phrase. Dans *Un nouveau corps*, c'est très ambigu, les références sont un peu troubles. Bref, sur le disque, il y a une spiritualité, une sorte de foi, mêlée à l'amour purement physique. C'est l'intérieur et l'extérieur, et y'a pas l'entre-deux, qui serait le romantisme.»

Ces belles audaces relèvent-elles du pari risqué pour sa carrière? On pourrait répondre par une autre question: Jimmy Hunt veut-il à tout prix une carrière? «Tu sais, peut-être que ça va d'une certaine façon filtrer le public qui va me suivre. J'ai envie de protéger une certaine liberté créative. Car si tu fais trois albums qui se ressemblent un peu, les gens tiennent pour acquis que c'est ça que tu fais. Là, on l'annonce le plus tôt possible: ce que je fais peut aller dans n'importe quelle direction.»

Le Devoir

Écouter: La pièce *Marthe* tirée de l'album *Maladie d'amour*. ledevoir.com/culture/musique

30^e SAISON À QUÉBEC

LES VIOLONS DU ROY

LA CHAPELLE DE QUÉBEC BERNARD LABADIE SAISON 2013-2014

Une étoile du Metropolitan Opera de New York.

Une vedette du *Ring* de Robert Lepage.

Une voix digne des légendes de l'opéra.

Une toute première rencontre avec Bernard Labadie et Les Violons du Roy.

LA VOIX GRANDIOSE DE **STEPHANIE BLYTHE**

Judi 10 octobre à 20h Palais Montcalm
Samedi 12 octobre à 19h30 Maison symphonique de Montréal

Bernard Labadie, chef / Stephanie Blythe, mezzo-soprano

AU PROGRAMME
HAYDN *Arianna* a Naxos HANDEL Trois airs extraits de *Giulio Cesare*
BACH Suite pour orchestre n° 4 TELEMANN Suite pour orchestre en do majeur

ABONNEZ-VOUS! 20% DE RÉDUCTION

PARTENAIRE DE SAISON À QUÉBEC PARTENAIRE DE SAISON À MONTRÉAL

Hydro Québec La Capitale LE DEVOIR

PALAIS M()NTCALM maison de la musique 418 641-6040 / 1 877 641-6040

laplacedesarts.com 514 842 2112 / 1 866 842 2112

VIOLONSDUROY.COM

studio de musique ancienne montréal

ABONNEMENT EN COURS 514 861-2626 www.smamontreal.ca

DU MONT, DELALANDE, CAMPRA ET MONDONVILLE

40 ANS 1974-2014 DE DIVINE MUSIQUE

Christopher Jackson Chef

Studio de musique ancienne de Montréal Ensemble vocal avec solistes et grand orchestre

NOTES CÉLESTES POUR VOTRE ALTESSE

ATWATER ÉGLISE SAINT-LÉON DE WESTMOUNT 6 OCTOBRE 2013 14H

Conseil des arts et des lettres Québec Conseil des arts for the Arts Canada Council Conseil des arts du Canada CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

CULTURE › DANSE

Ils tombent tous pour les danses urbaines

Issu des rues du Bronx, le breakdance a glissé vers les scènes professionnelles du *high art*

FRÉDÉRIQUE DOYON

Les danses urbaines envahissent l'automne. Tangente lance ces jours-ci sa saison avec une performance teintée de pantsula, danse de résistance des townships sud-africains, puis ouvre et clôt le mois d'octobre avec des tandems de créateurs inspirés par le breakdance. Mais qu'est-ce qui fait tourner ces danseurs sur leur tête?

«Il y a manifestement un effet de mode», signale Pamela Schneider, pionnière de la scène de breakdance de Montréal avec le collectif Solid State, qui proposait sa première création à Tangente en 2001. A l'époque, les shows de hip-hop de scène étaient marginaux. Depuis, et en Europe encore plus vite qu'ici, la culture hip-hop a investi les théâtres. Le glissement d'un art populaire, issu des rues du Bronx, vers les scènes professionnelles du *high art* a eu lieu.

De même que la musique hip-hop prend d'assaut les ondes, que ses *breakbeat* s'infiltrent dans les compositions les plus diverses, les figures du breakdance se répandent dans les phrasés chorégraphiques contemporains.

«Cette esthétique venue des danses urbaines atteint un seuil de maturité», estime Dena Davida, commissaire et fondatrice de Tangente, qui a vu les modes passer et les langages du corps rester pour évoluer. Si la concentration de propositions à forte influence urbaine au programme du diffuseur découle «un peu du hasard», dit-elle, elle est aussi le fruit d'une première génération d'artistes qui ont enfoncé des portes et multiplié les modèles.

Chorégraphies minutieuses

Solid State et le Rubberbandance Group de Victor Quijada — notamment avec son *Post Hip Hop Project* en 2009 — ont servi de catalyseur et de laboratoire pour la génération d'artistes qui émerge aujourd'hui. «Victor nous a ouvert la voie», affirme le danseur et chorégraphe David Albert-Toth, qui a bénéficié de son mentorat.

Cette jeune génération «se tient un peu moins près des racines que la précédente», selon Dena Davida. Ce qu'elle préserve, c'est l'énergie physique, le vocabulaire et ses possibilités très athlétiques. On est loin de la facture directe des *battles* où *b-boys* et *b-girls* improvisent leurs figures. «Les mouvements sont minutieusement chorégraphiés», souligne la commissaire, même si un certain esprit de liberté, de spontanéité demeure.

Caroline Gravel, Milan Panet-Gigon, Jody Hegel et Lael Stellick pour *In Mixed Company*.

«La danse urbaine n'est plus à l'avant-plan de ma démarche; c'est devenu un contenu, un bagage de vocabulaire» dans lequel puise le corps, confie David Albert-Toth, qui a baigné dans le hip-hop avant de faire son baccalauréat en danse contemporaine. Il forme aujourd'hui le tandem Parts + Labour_Danse avec Emily Gualtieri, qui prépare une soirée complète à Tangente à la fin d'octobre. Au-delà de l'énergie du *break*, il croit que les nouvelles générations chérissent aussi «l'étude du corps» que permet la danse urbaine: ses techniques au sol ont outillé la danse contemporaine.

Repousser les limites

Même les artistes qui restent plus fidèles au style du hip-hop, comme Emmanuelle Lê Phan et Ismaël Mouaraki (qui ouvrait la saison du MAI_Montréal Arts interculturels le week-end dernier), créent dans un esprit de défrichage. Car l'innovation est dans l'ADN de la danse urbaine, selon Albert-Toth.

«C'est mon mode d'expression, je suis une *b-girl*», affirme Emmanuelle Lê Phan, qui a également cofondé Solid State, dansé pour Rubberbandance et

participé à la création du spectacle sur les Beatles du Cirque du Soleil. C'est là qu'elle a d'ailleurs rencontré son partenaire Elon Höglund, avec qui elle forme la compagnie Tentacle Tribe. «On veut repousser les limites de ces formes, on essaie de gommer les styles en les fusionnant.»

Outre les éléments de *break* et de *popping*, les deux performeurs intègrent aussi des éléments d'arts martiaux et de capoeira pour alimenter le travail de partenaire déjà important en hip-hop. «C'est une forme de danse qui évolue tellement vite aujourd'hui, poursuit la jeune femme. C'est beaucoup les jeunes qui l'adoptent et trouvent de nouvelles façons de faire bouger le corps.»

Même Pamela Schneider reconnaît que le phénomène dépasse la seule tendance passagère, car cette danse est une manière privilégiée «d'entrer en contact avec le jeune public, qui cherche des modèles» d'émulation.

Lê Phan souligne aussi la vitalité de la scène plus pure et dure du hip-hop et du breakdance à Montréal, qui mène le festival Bust and Move depuis 2005 et peut aussi compter sur la soirée



Emmanuelle Lê Phan et Elon Höglund

100lux organisée depuis l'an dernier par le duo Forêt Noire. «Montréal est moins influencée par la danse commerciale que Toronto; on cherche plus à faire évoluer la danse et les battles.»

Par quoi explique-t-elle l'attrait des danses urbaines chez les jeunes? Par l'aspect athlétique, la prédominance du rythme, de la musicalité. Et peut-être la mise en scène de soi qu'elle cultive et qui pousse au dépassement, si emblématique de notre époque...

Le Devoir

NOBODY LIKES A PIXELATED SQUID de Tentacle Tribe, dans une soirée partagée avec **STRICTEMENT (A)STATIQUE** d'Élise Bergeron et Philippe Poirier et **DIFFRACTION** d'Evelyn Laforest et Rémi Laurin-Ouellette, au Monument-National du 3 au 6 octobre.

LA CHUTE ET IN MIXED COMPANY de Parts + Labour_Danse, au Monument-National, du 31 octobre au 3 novembre.

FACULTÉ DE MUSIQUE

L'Orchestre de l'Université de Montréal sous la direction de **JEAN-FRANÇOIS RIVEST** présente **LA PLACE DE L'HOMME DANS LA NATURE D'APRÈS HUBERT REEVES** avec la diffusion de témoignages du réputé astrophysicien

Samedi 5 octobre 2013, 19h30
Église Saint-Jean-Baptiste 309, rue Rachel est, Montréal
CONCERT INAUGURAL GRATUIT/20^e SAISON

Au programme :

BEETHOVEN – *Symphonie n° 6*, « Pastorale »**BLOCH** – *Schelomo*

Soliste : Valentin Bajou, violoncelle

FOCCROULLE – *Due*

Soliste : François-Nicolas Guertin, baryton

VACCHI – *Dai calanchi di Sabbiano***SEAN CLARKE** – *Ouverture de Lucrece*

(lauréat du Concours de composition 2012 de l'OUM)

Renseignements : 514 343-6427
www.musique.umontreal.ca

MusUdeM

Université de Montréal

L'OFF JAZZ¹⁴

www.loffjazz.com

3/12 Oct. 2013
MONTRÉAL

CHRISTINE JENSEN JAZZ ORCHESTRA - ALEC WALKINGTON'S CONTRABAND
MARIANNE TRUDEL + MORGAN MOORE + PHILIPPE MELANSON
MARIANNE TRUDEL + WILLIAM PARKER + HAMID DRAKE
TRIO DEROME GUILBEAULT TANGUAY - CÉDRIC DIND-LAVOIE QUARTET
CHET DOXAS QUARTET - TILTING - JANIS STEPRANS QUARTET - JEFF JOHNSTON TRIO
MEND HAM - BENJAMIN DESCHAMPS QUARTET - LANCEMENT 3 SAX EXPRESSION
ENSEMBLE RÉMI-JEAN LEBLANC - ISIS GIRALDO POETRY PROJECT
LISANNE TREMBLAY 4TET - QUARTETSKI DOES STRAVINSKY - THE YOUJSH
CRAIG PEDERSEN QUARTET - MARCIN GARBULINSKI QUINTET - NORDEST TRIO
LITANIA PROJEKT - JOEL KERR QUARTET - RENÉE YOXON & MARK FERGUSON
JOHN RONEY & JAZZLAB ORCHESTRA + MARK FELDMAN



CULTURE DE VISU

De la nécessité de la critique institutionnelle

ANARCHISME SANS ADJECTIF.
SUR LE TRAVAIL DE CHRISTOPHER
D'ARCANGELO, 1975-1979

À la galerie Leonard et Bina Ellen,
jusqu'au 26 octobre.

NICOLAS MAVRIKAKIS

À la galerie Leonard et Bina Ellen se tient encore une fois une exposition majeure pour l'histoire de l'art contemporain. Et elle porte à nouveau sur la remémoration et l'écriture de l'art conceptuel. Rappelons comment l'an dernier, dans cette galerie, furent présentés les deux volets de *Trafic: l'art conceptuel au Canada 1965-1980*, événement incontournable qu'il était essentiel de réaliser et dont on se demande encore pourquoi et par quel mystère il n'avait jamais été fait auparavant.

L'exposition *Anarchisme sans adjectif. Sur le travail de Christopher D'Arcangelo, 1975-1979*, qui a lieu ces jours-ci au même endroit, aurait elle aussi pu être présentée dans un musée. Mais, que voulez-vous, nos institutions semblent bien frileuses. La dictature du tourniquet aura-t-elle la peau de l'idée de la galerie comme lieu de recherche? Encore une fois, nous avons la preuve que ce sont avant tout les galeries universitaires qui maintenant font (ou présentent) le travail de fond qui était autrefois dévolu aux musées.

Une simple sortie de l'oubli?

Cette expo pourrait être décrite comme étant celle de la redécouverte ou tout au moins de la revalorisation d'un artiste un peu oublié. Christopher D'Arcangelo, qui s'est suicidé en avril 1979 à l'âge de 24 ans, a eu une production très restreinte: une dizaine d'interventions réalisées durant cinq ans. Néanmoins, elle a été marquante. Par exemple, son travail joue un rôle clé dans le célèbre article «*Unwritten Histories of Conceptual Art*» de l'historien de l'art Thomas Crow.



PAUL LITHELAND

Vue de l'exposition (Rainer Oldendorf) *Anarchisme sans adjectif. Sur le travail de Christopher D'Arcangelo, 1975-1979* à la galerie Leonard & Bina Ellen, 2013.

«*Unwritten Histories of Conceptual Art*» de l'historien de l'art Thomas Crow.

Cette «redécouverte» méritait à elle seule que les conservateurs (Dean Inkster et Sébastien Pluot, avec la collaboration de Michèle Thériault) aient monté cette présentation. Sur son travail, aucune monographie n'avait été constituée, aucune rétrospective n'avait été

montée. Il faut dire que D'Arcangelo travaillait sur la disparition, l'effacement...

Une réflexion sur l'écriture de l'histoire

Mais cette présentation est beaucoup plus qu'une simple sortie de l'oubli. Elle est une occasion de réfléchir à l'histoire comme reconstruction du passé. Elle s'intéresse aussi à l'im-

pect d'une pratique éphémère sur l'écriture de l'histoire de l'art. En nous référant encore à Thomas Crow, nous pourrions aussi dire que cette œuvre est une manière de redéfinir l'histoire des arts en dehors de la suprématie de l'image. Dans cet esprit, les commissaires ont donc opté pour l'idée de ne pas exposer de photos des œuvres. Quelques-unes le sont, mais juste de courts moments dans des vidéos. L'expo s'ancre dans des témoignages, principalement d'amis artistes (Lawrence Weiner, Daniel Buren, Peter Nadin...), et sur l'écho des questions que D'Arcangelo posait chez des artistes contemporains, dont plusieurs invités pour l'occasion (Ben Kinmont, Sophie Bélair Clément, Pierre Leguillon...). Cela démontre comment l'histoire de l'art n'est pas juste une écriture des faits passés, mais qu'elle rend compte de l'impact d'une œuvre sur la durée, souvent sur des générations.

Étant donné la quasi-absence d'images des œuvres de D'Arcangelo dans cette expo, devrais-je alors moi-même ne pas vous en dire plus, vous laisser sans aucune image (représentation mentale) de son travail? La liste complète de ses œuvres n'est d'ailleurs accessible qu'en en faisant la demande au comptoir de réception...

Disons, néanmoins, qu'il a en particulier réalisé toute une série d'interventions dans des musées, sur ce que l'on nomme de nos jours la critique institutionnelle. Par exemple, durant la Biennale de la Whitney en 1975, il s'est enchaîné à l'entrée de ce musée, torse nu, portant sur son dos une déclaration anarchiste qu'il a souvent utilisée. Dans un autre cas, au Musée du Louvre en 1978, il a enlevé du mur un tableau de Thomas Gainsborough afin de le déposer sur le sol, remplaçant cette œuvre par un commentaire sur l'art que je vous laisse découvrir...

Collaborateur
Le Devoir



GALERIE

AFTER BACON / MUYBRIDGE
Sorel Cohen
Galerie Donald Brownne
Jusqu'au 12 octobre

DÉTAIL D'AFTER BACON/MUYBRIDGE:
COUPLED FIGURES/OVER AND UNDER,
SOREL COHEN, 1980.

C'est un trésor qui attend les visiteurs à la galerie Donald Brownne, où les cimaises sont toutes dédiées à la notoire série *After Bacon / Muybridge* (1979) de Sorel Cohen, notamment conservée dans la collection du Musée des beaux-arts du Canada. Trésor, parce que l'exposition a pris forme grâce à une découverte par l'artiste de tirages d'époque qu'elle avait oubliés dans le fond d'une caisse. Sans le savoir, ce n'est pas seulement deux impressions argentiques (noir et blanc), mais également quatre impressions chromogènes (couleurs), datées de 1980, qu'elle déposait chez l'encadreur. La trouvaille faite, l'exposition s'imposait. La série a pour sujet des lutteurs gréco-romains que l'artiste a photographiés en action, dévoilant pour chacune des séquences des prises spécifiques à cette discipline. Cohen revisitait ainsi un motif cher au peintre anglais Francis Bacon, qui lui avait pour modèle les chronophotographies d'Eadweard Muybridge. Par ce retour de la peinture à la photographie, la série livre un double corps à corps; dans les flous provoqués par la vitesse d'obturation lente se révèlent autrement la charge homéotique de ces nus masculins, mais aussi une indétermination troublante entre le pictural et le photographique.

Marie-Ève Charron

D Voir aussi : Des galeries photos pour chacune des expositions critiquées dans cette page.
ledevoir.com/culture/arts-visuels

16 novembre
Les Gauguin, Degas, Matisse de la
COLLECTION WILLIAM S. PALEY
au Musée à Québec!

En préparation pour mars 2014
PHILADELPHIE et NEW YORK
Jonas Kaufmann au Metropolitan Opera...

www.lesbeauxdetours.com
514-352-3621

En collaboration avec Club Voyages Rosemont
Titulaire d'un permis du Québec



LA GUILDE CANADIENNE DES MÉTIERS D'ART PRÉSENTE

Îcône et iconographie dans l'art des Premières Nations

Un panel animé par le Professeur Norman CORNETT*

ARTISTES INVITÉS

• Ginette AUBIN, *malécite/graveure*
• Denis CHARETTE, *algonquin/sculpteur et graveur*
• Christine SIOUI, *abénakis/sculpteur et graveur*

LE SAMEDI 5 OCTOBRE 2013 À 14 H

ÉGLISE ST-ANDREW ET ST-PAUL, 3419 RUE REDPATH, MONTRÉAL
RSVP : 514-849-6091/Places limitées

* Professeur, spécialiste en études religieuses et critique d'art, Norman CORNETT, Ph.D., publie dans diverses revues canadiennes et américaines. Il est aussi professeur invité dans plusieurs universités d'Amérique du Nord et d'Europe.

Guilde canadienne des métiers d'art
Canadian Guild of Crafts
1400-B, rue Sherbrooke Ouest
Montréal, QC H3G 1K4
T 514.849.6091
www.guildecanadiennedesmetiersdart.com

Une exposition rassemblant
les œuvres de ces artistes est
présentée à la Guilde jusqu'au
12 octobre 2013

Un Mois ou trop plein ou trop simple

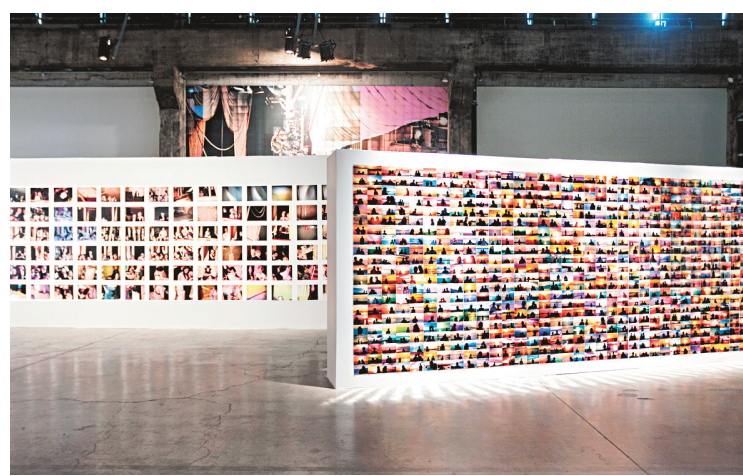
DRONE. L'IMAGE AUTOMATISÉE

Mois de la photo à Montréal,
différents lieux, jusqu'au 5 octo-
bre (sauf indication contraire).

JÉRÔME DELGADO

On s'attendait de l'actuel Mois de la photo, et de son intitulé *Drone. L'image automatisée*, qu'il en émerge quelques traits. La banalité des images ou la présence notable de machines, notamment. C'est le cas. On s'attendait moins à ce que l'ensemble manque de cohérence et de relief. Excepté quelques cohabitations heureuses, voire quelques œuvres percutantes, l'événement, 13^e du genre, se présente comme un capharnaüm sans âme. Est-ce le résultat d'images captées de manière automatique et infinie?

Impossible de le voir autrement devant le déroutant rassemblement de projets à la Fonderie Darling. Dans sa vaste salle, dans ce qui a l'apparence d'être une seule exposition, les huit installations photo et vidéo quelques œuvres percutantes, l'événement, 13^e du genre, se présente comme un capharnaüm sans âme. Est-ce le résultat d'images captées de manière automatique et infinie? Impossible de le voir autrement devant le déroutant rassemblement de projets à la Fonderie Darling. Dans sa vaste salle, dans ce qui a l'apparence d'être une seule exposition, les huit installations photo et vidéo quelques œuvres percutantes, l'événement, 13^e du genre, se présente comme un capharnaüm sans âme. Est-ce le résultat d'images captées de manière automatique et infinie?



CORINA ILEA

La Fonderie Darling présente un corpus de photographies de Michael Wesely réalisées sur de longues périodes d'exposition.

confrontent finit par se tirer dans le pied. C'est de l'excès... à outrance.

On respire mal ici, on manque de recul devant les mosaïques d'Umbrico et de Spinatsch. Et devant les autres œuvres coincées dans cette salle, qui n'avait jamais paru aussi petite. L'installation cinématique de Pascal Dufaux, *Le cosmos dans lequel nous sommes*, est parmi celles qui empiètent sur notre passage sans vraiment qu'on la remarque. Cette machine rotative gagne pourtant à être bien entourée, elle qui filme tout ce qui bouge, à l'image des sondes spatiales qui l'ont inspirée.

Un brin anachronique

Étonnamment, la petite salle de la Fonderie Darling ne présente qu'un corpus de photographies, celles de Michael Wesely, réalisées sur de très longues périodes d'exposition — jusqu'à 26 heures. Ce déséquilibre entre un espace bien plein et un autre plutôt vide reflète le reste

du Mois de la photo, davantage axé sur le principe d'une expo, une œuvre. Difficile dans ces conditions de voir l'unité derrière la disparité.

Qu'est-ce qu'une image automatisée? Pas facile d'y répondre, tellement l'événement et ses 24 expos — s'agit-il d'un tout? — couvrent large. Dans les photos noir et blanc de Donovan Wylie, artiste irlandais, et d'Ilse Bing, figure du Bauhaus moderniste (au Centre canadien d'architecture, jusqu'au 5 janvier), il est même ardu de trouver le lien avec le thème. Tirés d'époques lointaines, les deux corpus sont issus de reportages dans des lieux fermés sur eux-mêmes, soit une prison ou un complexe d'habitation. Leur supposé rapprochement — ils sont campés dans deux espaces bien distincts — n'est cependant pas sans intérêt.

Le portrait d'outils photographiques analogiques que livre Michel Campeau dans sa série *Splendeur et fétichisme indus-*

triels (au Musée des beaux-arts de Montréal, jusqu'au 10 novembre) semble hors sujet. Les images sont bel et bien prises par l'artiste; des choix ont été faits au moment de photographier. Il est où, le drone? Dans le détail, mais c'est un peu tiré par les cheveux. On y trouve le rappel qu'à une autre époque, le photographe pouvait déjà s'appuyer sur un minimum de programmation. Aussi, Campeau donne à ses appareils leur personnalité, en fait des dispositifs avec une histoire, un vécu.

Ce détournement technologique, ce retour-hommage à une autre photographie, Véronique Ducharme l'exécute autrement dans son installation *Encounters* (à la galerie B-312, du Belgo). Ses images captées en forêt avec les dispositifs propres aux chasseurs — des caméras programmées et isolées — ne répondent pas aux critères esthétiques de Campeau; elles sont floues ou surexposées, mal cadrées et sans intérêt hors du contexte de la chasse.

C'est dans leur mise en espace, en tant qu'installation, que ces photos prennent du galon. Un brin anachronique, l'artiste les a d'abord transformées en diapositives, les a rendues analogiques, et c'est à travers une bruyante machine qu'elles sont projetées sur les murs de la galerie. Un clic nous donne le signal de l'apparition d'une nouvelle image et nous plonge dans une «rencontre» similaire à celle vécue par les animaux devant la caméra.

Qui trop embrasse...

Au centre MAI, un autre cas de détournement est au cœur des deux projets exposés, ceux de Tomoko Sawada et du collectif Wassinklundgren. Les deux consistent en des images de photomaton, beaucoup d'images. Dans *ID400 (1998)*, à la manière d'une Cyndi Sherman, la première a travesti son look et l'essence de cet objet censé produire des photos d'identité. Répété inlassablement, l'exercice propose une sorte de victoire de l'individu sur la machine. Les seconds ont placé un miroir dans le champ de vision de la caméra. En captant l'environnement extérieur du photomaton, Wassinklundgren renverse les intentions de ce drone immobile. Le résultat fait sourire, sans plus.

Au MAI, comme dans les lieux où les œuvres sont peu nombreuses, la banalité des images finit par avoir le dessus sur le propos. C'est le paradoxe de ce 13^e Mois. Un trop plein de choses épuise; des projets éssés, par la simplicité du rendu, laissent sur la faim.

Collaborateur
Le Devoir



CREDIT IMAGE : Elena Willis, *Pink Umbrella*, 2013 16d/ail.

Salle
Alfred-Pellan



Expositions

ELENA WILLIS
Cohésion

Commissaire : Sylvain Campeau

JEFFREY POIRIER
Contenir l'essaim

Expositions

15 SEP au 17 NOV

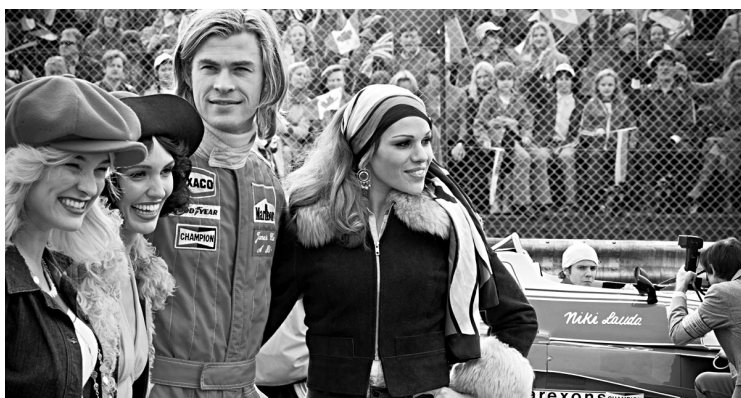
Visite commentée : 29 septembre, à 14 h 30
Catalogue d'Elena Willis disponible

MAISON
DES ARTS
DE LAVAL

1395, boulevard de la Concorde Ouest, Laval
Montmorency
311 ou 450 662-4440
www.ville.laval.qc.ca, ongllet Culture



CULTURE > CINÉMA



Rush ne porte pas tant sur la course automobile que sur la rivalité profonde entre deux passionnés.

Les boulons bien serrés

RUSH

De Ron Howard. Avec Chris Hemsworth, Daniel Brühl, Alexandra Maria Lara, Olivia Wilde, Natalie Dormer, Joséphine de la Baume. Scénario: Peter Morgan. Image: Anthony Dod Mantle. Montage: Daniel P. Hanley, Mike Hill. Musique: Hans Zimmer. États-Unis, 2013, 123 minutes.

MARTIN BILODEAU

Ron Howard et Peter Morgan. Le créateur d'*Apollo 13* et le scénariste de *The Queen* se sont connus sur la production de *Frost/Nixon*, réalisé par le premier, écrit par le second d'après sa pièce. Leur union paraît naturelle: deux artisans au service d'un cinéma populaire, porteur de sensations dans le cas du traqueur de héros grandeur nature qu'est Howard, porteur de sens dans le cas de l'historien du quotidien qu'est Morgan.

Les boulons bien serrés, *Rush* vrombit sur la même piste, à vitesse décaplée, pour offrir un spectacle pour les yeux (palette rappelant le cinéma de la RDA, caméra au microscope, montage à la mitrailleuse), une torture pour les oreilles (montage-son phénoménal surmonté du « zignage » de Hans Zimmer), enfin, quelques mots d'esprit comme antidote à l'anesthésie complète.

Rush ne porte pas tant sur la course automobile que sur la rivalité profonde, atavique, de deux passionnés de celle-ci, aux antipodes dans leur style et leur approche, qui se sont affrontés sur les circuits du monde entier au milieu des années 70. Le Britannique James Hunt (Chris Hemsworth, Thor pour les intimes), play-boy sanguin et noceur, chouchou des médias, exploite son talent naturel dans différentes écuries avant d'aboutir

chez McLaren. L'Autrichien Niki Lauda (Daniel Brühl), vedette de l'écurie Ferrari, est au contraire un conquérant cérébral, fils de banquier renié par son père, doté du charisme d'un pasteur luthérien. Le film, par conséquent, s'intéresse moins au dénombrement de leurs victoires respectives l'un sur l'autre qu'aux facteurs qui sont entrés en jeu dans la composition de leur rivalité

Trompe-la-mort

En piste: l'instinct de survie et le courage trompe-la-mort, inversement distribués. Hors piste: l'envie mutuelle, Hunt de l'encadrement de Lauda par l'écurie Ferrari, ce dernier, des conquêtes féminines faciles de son rival. Hunt incarne l'archétype du coureur automobile. Tous les clichés correspondent et les top-modèles tombent dans son lit comme par magie, une ou plusieurs à la fois. Lauda est au contraire un homme de devoir antipathique rongé par une sombre culpabilité filiale (son compatriote Hitler est mort depuis 30 ans à peine), impossible à mettre en case, et qu'une seule femme a trouvé assez bien pour l'épouser (Alexandra Maria Lara, dans un rôle ingrat).

Le scénario de Morgan, avec l'aide de Brühl, investi et très crédible dans le rôle pour lequel il s'est enlaïdi d'une prothèse dentaire, parvient à dire beaucoup de choses à mots couverts à son sujet. Le héros de *Rush*, c'est lui, quoi qu'en dise l'affiche montrant en gros plan le visage de Chris Hemsworth. Une façon pour le studio Universal de dire que ce qui séparerait les deux hommes à l'époque a encore force de loi aujourd'hui.

Collaborateur
Le Devoir

Contenir le feu de sa colère

VOLCAN

Réalisation et scénario: Runar Runarsson. Avec Theodor Juliusson, Margret Helga Johannsdottir, Thorstein Bachmann, Elma Lisa Gunnarsdottir. Image: Sophia Olsson. Montage: Jacob Scher Schulsinger. Musique: Kjartan Sveinsson. Islande, 2011, 103 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Les ravages de la vieillesse inspirent depuis quelque temps des cinéastes de tous les horizons qui en offrent une vision émouvante, mais sans tomber dans la mièvrerie. *Amour*, de Michael Haneke, ou *Still Mine*, de Michael McGowan, exposent le caractère inéluctable de la déchéance physique et mentale, une plongée dont personne ne ressort indemne.

Un même sentiment de vertige nous habite devant *Volcan*, le premier long métrage de fiction du « jeune » (il est né en 1977) cinéaste islandais Runar Runarsson, auréolé de la Louve d'or au Festival du nouveau cinéma en 2011. Son pari est pour le moins audacieux: il est moins question d'un couple à la dérive que d'un homme antipathique, taciturne, éloigné de tout, particulièrement de sa conjointe et de ses deux enfants, des adultes qui ont pris depuis longtemps le parti de leur mère. Même son petit-fils semble effrayé en sa présence.

L'heure de la retraite a sonné pour Hannes (Theodor Juliusson, abrasif et intense) et il n'avait rien prévu pour meubler le vide de sa vie. Et ce vide devient gigantesque lorsque son épouse (Margret Helga Johannsdottir, authentique et naturelle même dans la souffrance), victime d'un arrêt cardiaque, se retrouve dans un état végétatif. Celui qui a du mal à se faire cuire un œuf saura-t-il prendre soin d'elle?

Sous le ciel gris de Reykjavik, cet être bourru, rongé de l'intérieur et dont le bateau de pêche prend l'eau (belle métaphore de sa propre condition), effectue une transformation qui n'a rien de spectaculaire. Elle touche pourtant droit au cœur, illustrée avec doigté par un cinéaste cherchant à saisir les silences assourdissants, les moments d'intimité (ce couple n'est pas dépourvu de désirs sexuels) ainsi que la distance qui sépare cet antihéros des autres. Une scène en apparence banale à l'hôpital montre d'ailleurs toute l'étendue de cet écart avec ses enfants.

Moins foudroyant qu'*Amour*, moins chaleureux que *Still Mine*, *Volcan* s'impose par son dépouillement esthétique et ce regard attendri sur ces personnages emmurés dans leurs certitudes ou leurs colères. Et pourtant, le volcan se réveille...

Collaborateur
Le Devoir

Sébastien Ricard à travers les brumes gaspésiennes

Le comédien donne la réplique à la jeune Ariane Legault dans *Une jeune fille*, de Catherine Martin, qui sort en salle vendredi prochain

ODILE TREMBLAY

Dans ce beau film sauvage et douloureux, Sébastien Ricard incarne Serge, un fermier gaspésien misanthrope, touché par la grâce d'une jeune fille réfugiée chez lui, son âme sœur. Ça se déroule sous le soleil et la pluie, parfois le vent du large, sous la lumière d'automne, et le langage des corps, des regards et de la musique est souvent plus éloquent que celui des mots. Catherine Martin (derrière *Mariages*, *Trois temps après la mort d'Anna*, etc.) explore une fois de plus la poésie des non-dits, les mystères.

« Avec Ariane Legault, dès les premières scènes, j'ai su que c'était ça, explique Ricard. Elle est une fille d'instantanéité, disponible, capable d'aller loin. Il fallait investir le moment le plus possible et la chimie fonctionnait entre nous. »

Rôle de maturité

Lui qui fut le Dédé Fortin de *Dédé à travers les brumes*, couronné aux Jutra, était déjà de la distribution d'*Octobre* de Pierre Falardeau, puis dernièrement dans *Avant que mon cœur bascule* de Sébastien Rose, en ce moment dans le fameux *Gabrielle* de Louise Archambault, en Raphaël, le copain qui s'ennuie au loin de Sophie, la sœur de l'héroïne. On l'a vu beaucoup à la télé à travers *Fortier*, *Tabou*, *Les hauts et les bas de Sophie Paquin*, etc.

Entre son métier d'acteur et celui de rappeur au sein du



FRANÇOIS PESANT LE DEVOIR

Le dernier long métrage de Catherine Martin (à droite) met en vedette Sébastien Ricard et Ariane Legault.

groupe Loco Locass, artiste engagé, l'expérience, le cours de la vie le transforme aussi.

Rôle de maturité que celui de ce Serge, ancré en lui-même, qui peu à peu s'ouvre à une autre solitude? « Il s'agit peut-être de mon premier vrai rôle d'homme adulte à l'écran, répond-il. Et ce n'est pas un hasard. J'ai 41 ans, deux enfants... »

Sébastien Ricard, à l'heure de se laisser diriger par Catherine Martin, a songé à quel point le cinéma était un monde d'hommes. « Je la trouvais courageuse juste d'être là. » Il la ju-

geait précise, ultra préparée, aimait ses longs plans-séquences et ses cadrages qui lui rappelaient à quel point le cinéma peut se coller à la peinture, au portrait. Il la sentait inquiète aussi, mais cherchait et trouvait son propre espace de liberté dans l'enfermement du rôle. À ses yeux, Serge, par la précarité de sa situation (doit-il garder la ferme ancestrale? la vendre?), fait écho à un Québec à la croisée des chemins.

Proche de lui, cet être de peu de mots, qui trouve son

bonheur dans une ferme? Il dit aimer se retirer, mais posséder surtout un côté Philinthe, le contre-pied du sauvage Alceste dans *Le misanthrope* de Molière. « N'empêche qu'une jeune fille a fait souffler sur moi et l'équipe un vent d'isolement propice à l'esprit de corps comme à la réflexion solitaire. Les paysages d'automne gaspésien sont une source d'inspiration extraordinaire. »

Deux mondes

Il dit goûter l'économie de paroles de son personnage. « Ça fonctionne bien pour moi. Déjà, dans la série *Tabou*, j'avais ce registre-là. »

Pourtant, Sébastien Ricard habitait chez un vieil agriculteur qui parlait d'abondance. « Les gens de la terre ont une présence au monde qui leur est propre, qu'ils soient volubiles ou pas. Celui-ci nous racontait le jour où il avait mis ses bestiaux en vente à l'encan, avec tant d'émotion. Mais sa fille a repris la ferme depuis. Cet homme avait connu plusieurs combats. Son rapport aux choses et aux êtres me fécondait. »

Il tourne dans *Antoine et Marie*, un film de Jimmy Larouche, qui l'avait déjà mis en scène dans *La cicatrice*, et jouera dans *Forget Me Not* de François Delisle. En attendant, il fait une tournée avec Loco Locass dans l'est du Québec et aime conserver le meilleur des deux mondes.

Le Devoir

Être d'ici et de là-bas

PARIS À TOUT PRIX

Réalisation: Reem Kherici. Avec Reem Kherici, Cécile Cassel, Stéphane Rousseau, Tarek Bouadali, Philippe Lachau, Shirley Bousquet. Photo: Nicolas Masart. Montage: Véronique Parnet. Musique: Laurent Aknin. France, 2013, 97 minutes.

FRANÇOIS LÈVESQUE

Dans la Ville lumière, Maya brille de mille feux glorieux. Le jour, elle conçoit de la haute couture pour un grand « designer ». Le soir, elle

sort dans les boîtes branchées sans faire la queue. Elle est belle, elle est jeune. Elle a tout. Sauf un permis de travail en règle, il appert.

Venu étudier à Paris à 10 ans, Maya a laissé son pays d'origine, le Maroc, loin derrière. Et voilà que, 20 ans plus tard, le destin, sous la forme de la politique française en matière d'immigration, la renvoie à la case départ. Dans la maison de son père bourru (qui lui réserve le traitement silencieux), Maya passe par toutes les étapes du deuil: déni, co-

lère, marchandage, dépression, puis, enfin, acceptation. Acceptation de la situation, mais acceptation, également, de soi; de son héritage comme un atout plutôt que comme un handicap à la réalisation de ses rêves.

Gros succès dans l'Hexagone, *Paris à tout prix* a pour lui une leçon de vie édifiante, quoique prévisible. Il n'empêche, tout cela est mené avec allant, verve et sincérité par Reem Kherici, vedette et coscénariste de son premier long métrage.

Sorti chez nous quelques semaines à peine après le drame *Né quelque part*, qui table, lui, sur la filière franco-algérienne pour commenter le malaise entourant la notion d'identité nationale en France, *Paris à tout prix* rappelle qu'un individu se définit à la fois par son point d'origine et son point d'arrivée, et par tout ce qui se trouve entre les deux. Une notation intéressante en ces temps de valeurs québécoises et autres chartes.

Le Devoir

Carte blanche à Natalie Michaud

L'ivresse musicale en Italie à l'aube du baroque

VENDREDI 4 OCTOBRE à 20 h 00

L'ensemble vocal et instrumental des Idées heureuses
Natalie Michaud, flûtes à bec et direction



LES IDÉES HEUREUSES
— GENEVIÈVE SOLY —



Salle de concert Bourgie du MBAM
1339, rue Sherbrooke Ouest
514 285 2000 option 4
www.ideesheureuses.ca

Salle Bourgie

2013/2014

La Fondation Arte Musica présente

Accordone

PREMIÈRE FOIS AU CANADA!



MERCREDI 9 OCTOBRE \ 19 h 30
TARANTELLA DEL PIACERE
Marco Beasley, ténor
Guido Morini, chef
Musique traditionnelle populaire de l'Italie du Sud

JEUDI 10 OCTOBRE \ 19 h 30
FROTTOLE
Marco Beasley, ténor
Guido Morini, chef
Chansons italiennes des 15^e et 16^e siècles

Dans le cadre de l'exposition *Splendore a Venezia*

sallebourgier.ca \ 514-285-2000, option 4



MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL



FONDATION ARTE MUSICA



Présenté par TD

CULTURE CINÉMA

Les vérités nues de Peter Landesman

Le cinéaste recrée les jours entourant l'assassinat de JFK dans son *Parkland*

ODILE TREMBLAY

Avec son film, Peter Landesman avait enchaîné Venise (en compétition) et Toronto (en gala), rencontré une grosse partie de la presse cinéma, atterrissant à Montréal et trouvant ça paisible, tout compte fait. Son *Parkland* a fait partout l'objet d'attention et de critiques, abordant un sujet chaud cinquante ans après les faits. Car le 22 novembre sera célébré le triste demi-siècle de l'assassinat du 35^e président américain, John Fitzgerald Kennedy, dans la ville texane de Dallas, qui en porte encore la marque au fer rouge.

Peter Landesman, journaliste d'enquête américain, écrivain, scénariste et pour la première fois cinéaste, a entrepris de mettre en scène trois jours entourant cet événement majeur qui transforma l'Amérique et lui brisa les reins et les rêves. «*Cet événement, comme après lui le 11-Septembre, a changé ce que nous sommes*», dit-il.

D'abord, il y eut le livre de Vincent Bugliosi *Four Days in November*, qui décorait d'heure en heure les événements de ces jours fatidiques.

Approché par des producteurs pour en écrire le scénario, dont Tom Hanks, très im-



Peter Landesman a entrepris de mettre en scène les trois jours entourant l'assassinat de John Fitzgerald Kennedy, un événement majeur qui transforma l'Amérique.

plié dans le projet, Peter Landesman précise avoir passé trois ans en recherches avant de décider de le réaliser lui-même. *Parkland* débute à Dallas avant le tour de voiture fatal du président, se poursuit à l'hôpital de Parkland et suit

le fil des événements, assassinat et enterrement de Lee Harvey Oswald compris. Un film avec acteurs. «*Le livre comptait 2000 pages, mais une partie avalisait la théorie du complot. J'ai ajouté des voix, des angles.*»

«*Si, à part JFK d'Oliver Stone, personne ne s'était vraiment penché sur les faits entourant la mort de Kennedy, c'est que cette théorie du complot occupait toute la place*», estime le cinéaste. Une thèse qu'il réfute, à l'encontre de Stone

dans son film, estimant qu'Oswald et son assassin Jack Ruby étaient des déséquilibrés qui ont agi seuls.

Trois jours, dans son cas

«*Il fallait trouver les témoins survivants.*» Pour la première fois, la famille d'Abraham Zapruder, qui tourna le fameux film 8 mm de l'assassinat de Kennedy, accepta de témoigner. Mort en 1970, Zapruder a vu sa vie brisée par cette affaire. Il se sentait coupable d'avoir filmé le meurtre, comme s'il en partageait ainsi la responsabilité. «*Sa famille nous a fait confiance, à Tom Hanks et à moi, nous racontant comment les choses se sont passées avec les services secrets, dans sa vie personnelle aussi.*» Dans le film, Zapruder est incarné par Paul Giamatti.

Les scènes du meurtre sont tournées à Dallas, mais les autres l'ont été à Austin, Texas, où l'hôpital ressemble à celui qu'il y avait alors à Parkland.

Malgré un modeste budget de 10 millions, Landesman précise que le sujet touchait émotivement les gens, au point où tous les acteurs voulaient participer au projet. Il put diriger, entre autres, Billy Bob Thornton en chef des services secrets à Dallas et Zac Efron dans le rôle du chirurgien

Jim Carrico de l'hôpital de Parkland, qui avec la même équipe opéra en vain Kennedy et Oswald.

Mais Landesman refusa de rencontrer la famille d'Oswald, dont le frère Robert vit toujours à Dallas. «*Il est très malade, de toute façon, et on avait beaucoup de documentation sur la famille.*»

Peter Landesman dut sacrifier des scènes au montage. «*À l'hôpital, durant l'opération, il y avait des moments vraiment trop sanglants. Je les ai sacrifiés. Question de dignité. Mais on peut voir que Jack Kennedy était présente dans la salle d'opération tout au long.*»

Le cinéaste estime que ce film diminuera le côté fantasmagorique de la mort de Kennedy pour la réduire à quelque chose d'ancré dans le réel. «*Mon film est très puissant, mais il dérange ceux qui tiennent à leur théorie de conspiration.*»

Landesman a dans ses tiroirs le scénario d'une autre enquête, après avoir interviewé Deep Throat dans l'affaire du Watergate, qui coula l'information contre Nixon. «*Je raconterai l'histoire de son point de vue; l'envers, en somme, des Hommes du président de Pakula.*»

Le Devoir



James Gandolfini et Julia Louis-Dreyfus

Les copines d'abord

ENOUGH SAID

Réalisation et scénario: Nicole Holofcener. Avec Julia Louis-Dreyfus, James Gandolfini, Catherine Keener, Toni Collette. Image: Xavier Pérez Grobet. Montage: Robert Frazen. Musique: Marcellos Zarvos. États-Unis, 2013, 92 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Nicole Holofcener fait son cinéma depuis plusieurs années (*Walking and Talking* remonte à 1996) mais travaille aussi pour la télé (*Sex and the City*, *Six Feet Under*, *Parks and Recreation*), ce qu'elle aurait du mal à nier à la lumière de ses films.

Ses univers sont le plus souvent féminins, ancrés dans des milieux artistiques ou sophistiqués (*Friends with Money*). *Enough Said* n'échappe pas à la règle, se déroulant dans le Los Angeles de la classe moyenne confortable, là où les massothérapeutes ne manquent pas de boulot pour chasser le stress. Eva (Julia Louis-Dreyfus), une charmante divorcée dans la cinquantaine, trimballe sa table d'une résidence à l'autre, et son cœur esseulé. Au cours d'une soirée où elle débarque sans enthousiasme, elle fait la connaissance d'une poétesse — une vraie! — prénommée Marianne (Catherine Keener, une fidèle de la cinéaste et personne ne s'en plaint) et, un peu plus tard, d'un archiviste de télévision, Albert (le regretté James Gandolfini), lui aussi divorcé. La première devient vite

une fidèle cliente, et une confidente, tandis que le second prend une sérieuse place dans sa vie sentimentale. Mais Eva était loin de se douter que l'ex-conjoint que Marianne dépeint avec dédain n'est nul autre qu'Albert.

De ce premier qui-proquo amusant en découle beaucoup d'autres, toujours assortis de répliques pleines d'esprit alignés d'un Woody Allen de bonne tenue. Rarement flamboyant dans son enrobage, *Enough Said* fait toute la place à l'éclat de deux étoiles de la télé qui nous font parfois oublier leur passé glorieux, Gandolfini (*The Sopranos*) réussissant davantage que Louis-Dreyfus (*Seinfeld*). Leur complicité, palpable d'un bout à l'autre et pimantée par la présence imprévue de quelques figures secondaires (Toni Collette s'impose sans efforts en copine névrosée), donne au film sa belle pertinence. Et pour être parfaitement honnête, la seule.

Collaborateur
Le Devoir

Hors du cliché

ALYAH

Réalisation: Elie Wajeman. Scénario: Elie Wajeman et Gaëlle Macé. Avec Pio Marmai, Cédric Kahn, Adèle Haenel, Guillaume Goux, Sarah Le Picard. Image: David Chizallet. Montage: François Quinquar, 90 minutes.

ODILE TREMBLAY

Il y a des films tout simples qui possèdent le mérite d'être vraiment vivants. Tel *Alyah*, premier long métrage du Français Elie Wajeman, tourné caméra à l'épaule, tout en bonnissements, en souplesse, en naturel. Très parisien aussi (avec quelques scènes à Tel-Aviv). On y suit le héros Alex (Pio Marmai, fort juste) à la croisée des chemins.

À 27 ans, sa vie s'enlise dans la vente de drogue, avec un frère casse-pieds qui le saigne à qui mieux mieux (le cinéaste Cédric Kahn, éclatant en mani-



Cédric Kahn et Pio Marmai dans une scène d'Alyah

plulateur, première apparition à l'écran) et un père qui se fout de lui. Il porte la judéité indifférente, mais on lui offre de s'associer dans la direction d'un restaurant à Tel-Aviv, et tout bifurque. Il doit faire son *alyah*, c'est-à-dire remplir les

procédures auprès d'une agence juive et renoncer à sa vie antérieure. Entre un ancien amour (Sarah Le Picard), une nouvelle flamme (la délicieuse Adèle Haenel) et cet avenir au loin, Alex se prête, se cherche, *deale*, aide qui

peut être aidé et se voit sauvé par un ami qui ne lui voulait pourtant pas du bien.

Le film sait bouger et on salue en Elie Wajeman un talent de directeur d'acteurs, de scénariste. Ses interprètes savent mettre un pied devant l'autre, occuper l'espace devant la caméra d'urgence. La classique scène de rupture au restaurant est ici forte et touchante, hors du cliché, portée par l'aplomb de la jeune Adèle Haenel. Tout en franchissant son Rubicon, le personnage d'Alex nous fait découvrir les dessous de cette agence qui confère des certificats de judaïté. Sans nous faire réinventer le genre, *Alyah* possède une originalité supérieure à celle de bon nombre de films français qui empruntent ce type d'ornières. On gardera un œil sur la trajectoire d'Elie Wajeman.

Le Devoir

Quand on se compare...

ON THE JOB

(V.O. FILIPINO STA)
Scénario et réalisation: Erik Matti. Avec Piolo Pascual, Gerald Anderson, Joel Torre, Angel Aquino. Photo: Ricardo Buhay III. Montage: Jay Halili. Musique: Erwin Romulo. Philippines, 2013, 121 minutes.

FRANCOIS LÉVESQUE

Deux hommes se promènent sur une avenue piétonne achalandée. Non loin de là, un défilé festif a cours. Politiciens et accointances fri-

quées gravitent en périphérie. Ça sent la visibilité pré-électorale. Soudain, l'un des compères sort une arme et abat un type en costard. La première balle touche la poitrine, la seconde arrache le haut du visage de la victime. Panique dans la rue, mouvement de foule. Les deux hommes se séparent.

Ainsi débute *On the Job*, à la fois drame politique et thriller, une production philippine présentée à la Quinzaine des réalisateurs à Cannes. Inspirée d'un fait réel, l'intrigue relate comment des politiciens véreux,

soucieux de remporter leurs élections, échafaudent le stratagème suivant: pour chaque adversaire qu'ils désirent neutraliser, ils font libérer clandestinement, pour quelques heures, et avec la complicité d'un gardien, des prisonniers qu'ils chargent de s'acquitter de leurs basses œuvres. Un moyen comme un autre de désengorger les pénitenciers.

Fascinante, cette histoire est portée à l'écran de manière musclée, crue, parfois à la limite du supportable. Détails sordides, accents glauques:

âmes sensibles s'abstenir. Par moments, on se surprend à penser à ces productions italiennes des années 1970, comme *Enquête sur un citoyen au-dessus de tout soupçon* d'Elio Petri ou encore *Salut les pourris* de Fernando Di Leo, méditations violentes et stylisées sur le potentiel corrupteur du pouvoir.

Confronté aux turpitudes politiques du moment, on se dit en sortant de la salle qu'au moins, ici, on n'en est pas là. Pas encore.

Le Devoir

63^e Festival de Cannes
Compétition

JULIETTE BENOÎTE
CAMILLE CLAUDEL 1915
un film de BRUNO DUMONT

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE

SÉLECTION OFFICIELLE
FESTIVAL DE CANNES

«EXCELLENT!
L'UN DES MEILLEURS
FILMS CETTE ANNÉE!»
G. GOLDBSTEIN
THE LOS ANGELES TIMES

★★★★★
«ELIE WAJEMAN
REUSSIT UN POLAR
INTIMISTE»
TELÉRAMA

LIBÉRATION
★★★★★
MARIANE
LE MONDE
★★★★★
STUDIO ONE LIVE
LE PARISIEN
★★★★★
TELÉ 7 JOURS
LE NOUVEL OBSERVATEUR
★★★★★
LES HIRROUPIÉRES

ALYAH
UN FILM DE ELIE WAJEMAN

PIO MARMAI CÉDRIC KAHN ADELE HAENEL GUILLAUME GOUX SARAH LE PICARD

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE

VERSION FRANÇAISE
LE CLAP
CINÉMA 35mm
VERSION FRANÇAISE AVEC
5000 TITRES ANGLAIS
LE FORUM 22

BILLETTERIE : 514 847-2206
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL
f t CINEMAEXCENTRIS.COM

EXCENTRIS

ET AUSSI À L'AFFICHE:

GABRIELLE
LOUISE ARCHAMBAULT G+

JASMINE FRENCH (BLUE JASMINE)
WOODY ALLEN G+

VIC ET FLO ONT VU UN OURS
DENIS CÔTÉ 13+

DANS UN OCÉAN D'IMAGES
- J'AI VU LE TUMULTE DU MONDE
HELEN DOYLE EN ATTENTE DE VISA

CAMILLE CLAUDEL 1915
BRUNO DUMONT G+

ACHTUNG FILM!
PRÉSENTE LE MUR INVISIBLE (DIE WAND)

JULIAN ROMAN POSLER - JEUDI 3 OCTOBRE À 19H

LA PASSION DU CONFORT:
LA BANLIEUE EN 3 FILMS

DEUX FEMMES EN OR - VENDREDI 27 SEPTEMBRE À 20H30

À L'OUEST DE PLUTON - SAMEDI 28 SEPTEMBRE À 20H30

LA GRANDE INVASION - DIMANCHE 29 SEPTEMBRE À 20H30